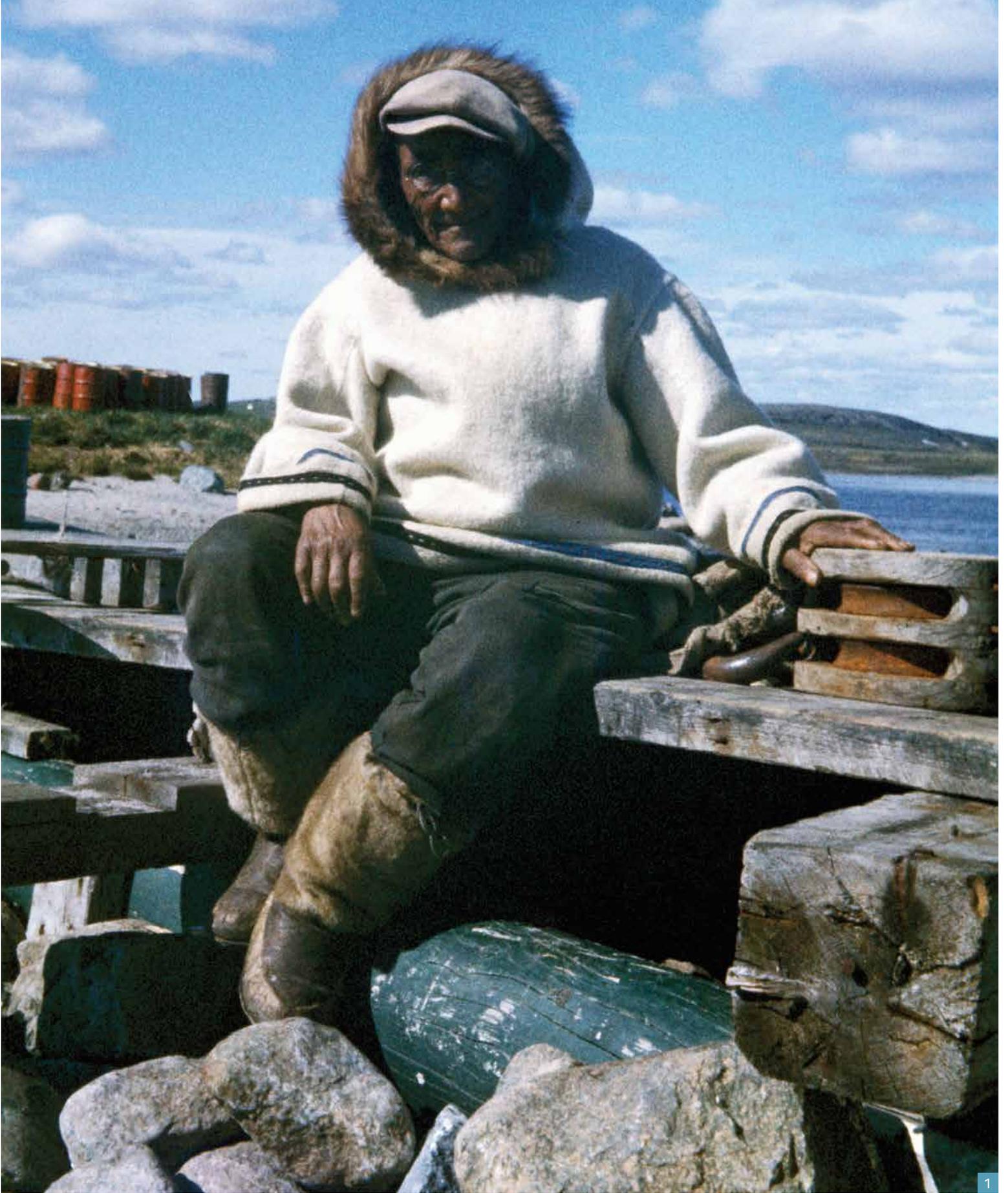


ᑕᑦᑭᑦ



ᑕᑦᑭᑦ ᑦᑭᑦᑭᑦᑭᑦ ᑕᑦᑭᑦᑭᑦᑭᑦ!

—13—



1



“Շժժժ ՎԳԳՅԵԵ
ԲԿԿԾԿԳՈՇԾԿԼԸ ՍԵՇժ
ՁՅԾԵԾԸԸԸԸԾԾԾԾ
ՍԸԸԼԾ”





20

19 - ԳեյձձՇԼԴ ՀՈՐՈՆԵՐՏԵՑՆ
 Otilie's Douglas- Fodor's
 ՇՃԳՅՉԵԻՆՏԻՄՆԵՍ. ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ:
 Kathryn Delaney (ԲՆՆՆ ՈՂՍ)

20 - 29 ԴԿՐ ՇՃԳՅՉԵԻՆՏԵՑՆ
 Atelier Circulaire-Դ ԼՉՉԻԿԴ,
 ՆՁԻԿԻԴՏՆՆ ԳԵԻՆԻՆՏԻՄՆԵՑՆ
 ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ: Kathryn Delaney
 (ԲՆՆՆ ՈՂՍ)

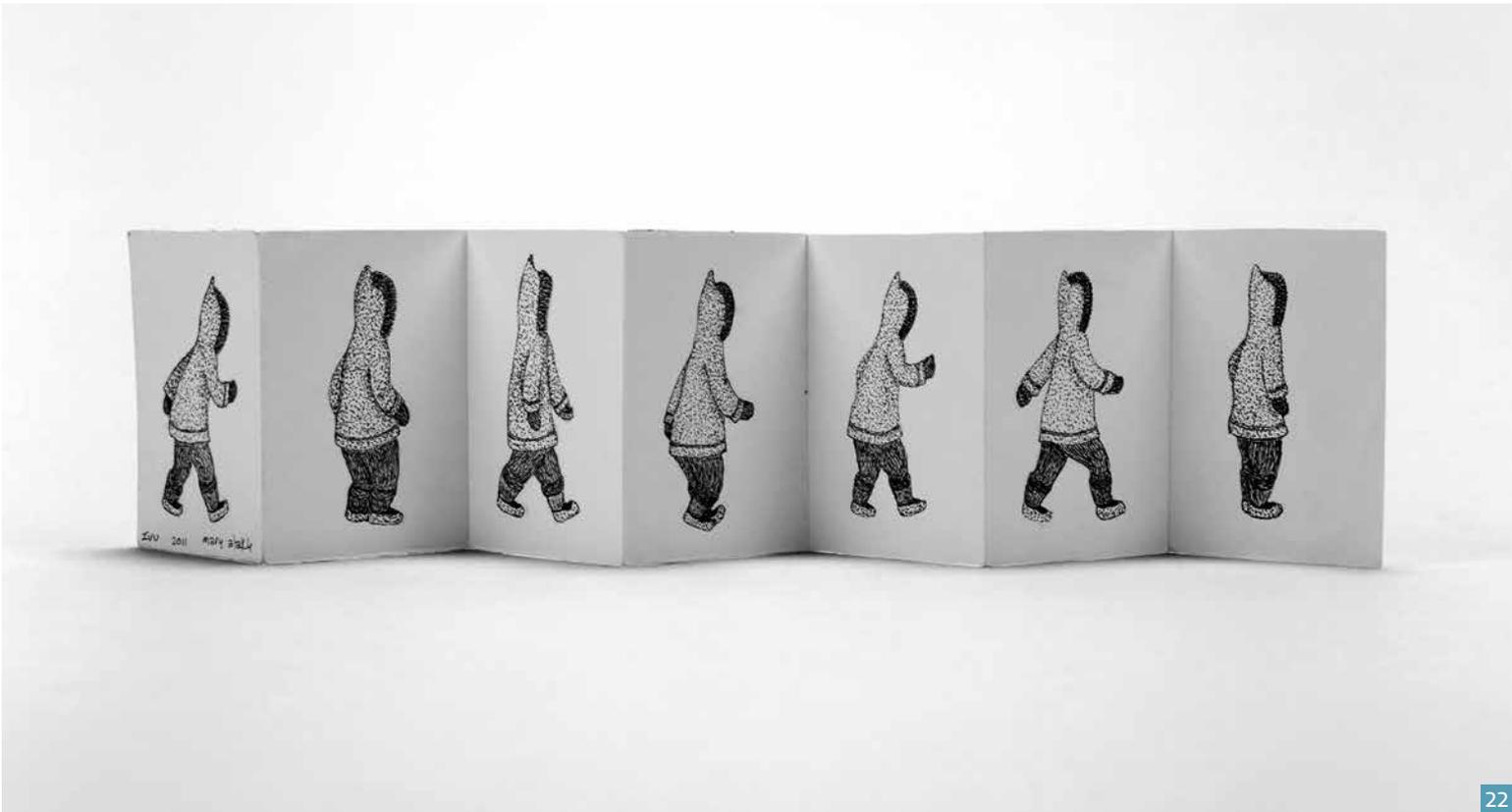
21 - 2012-Դ ԴԿՐ ՀՏՆՆՆՆ ԿԼԻՇ
 ՇՃԳՅՉԵԻՆՏԵՑՆ. ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ
 ԴԼՆՆՆՆ ԴԼՆՆՆՆ ԴԼՆՆՆՆ

22 - ԻՇԵԻՆՆ. 2012-Դ ԴԿՐ ՀՏՆՆՆՆ
 ԿԼԻՇ. ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ
 ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ. ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ

23 - ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ. 2011-Դ ԴԿՐ ՀՏՆՆՆՆ
 ԿԼԻՇ. ԿՐԻՇՆԻՆՏԵՑՆ



21



◀▶↳↻

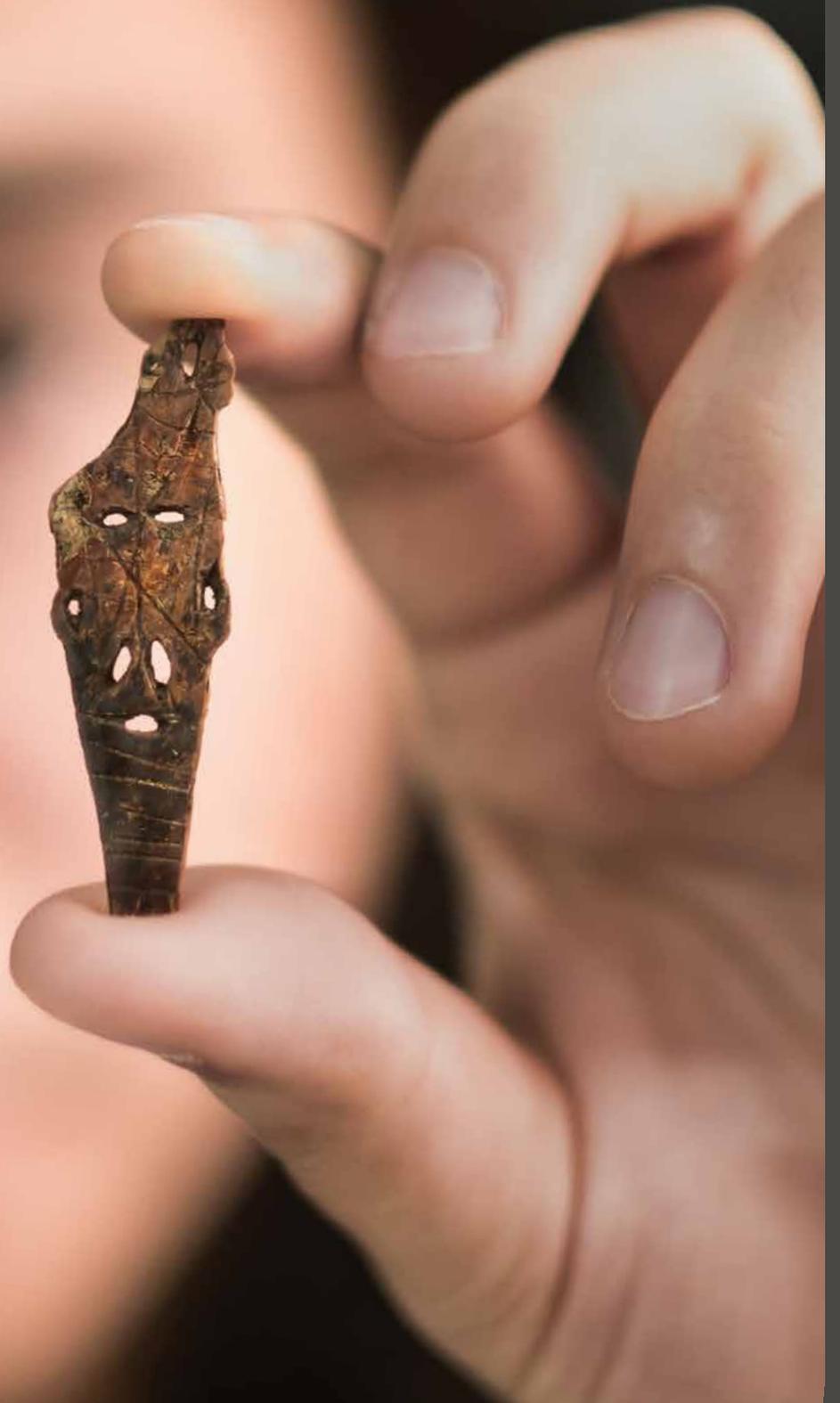
Cɔɓɔɔɔɔɔɔɔɔ/ɔɔɔɔɔɔɔɔɔ
 ɔɔɔɔɔɔɔɔ ɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔ
 ɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔ ɔɔɔɔɔɔɔɔ
 Cɔɓɔɔɔɔɔɔɔɔ/ɔɔɔɔɔɔɔɔɔ
 ɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔɔ ɔɔɔɔɔɔɔɔ
 ɔɔɔɔɔ : beatricedeer@avataq.qc.ca



▷σ^bιC▷σ^ρ^b
L^ϑϱ^b
↳^cκ^ι^b



Traduction / Translation



Sur la couverture

Amulette provenant des îles Nuvuk :

Cet artefact en ivoire sculpté a été trouvé sur un site situé sur les îles Nuvuk, à proximité d'Ivujivik. Le site occupe une place particulière dans l'histoire de la recherche archéologique au Nunavik, car il a fait l'objet d'une première fouille en 1936 par Douglas Leechman, puis par William Taylor en 1959, tous deux archéologues rattachés au Musée national du Canada (aujourd'hui le Musée canadien de l'histoire). En 2009, les archéologues d'Avataq ont tenu une école de fouilles à cet endroit avec des élèves du secondaire d'Ivujivik. L'équipe effectuait des fouilles dans un ancien dépotoir situé devant deux grandes habitations lorsque ce visage est apparu dans le carré de fouille de l'étudiante Siaja Paningajak. Le site avait été anciennement occupé par le peuple dorsétien qui a précédé les Inuits, et le lieu où ce visage a été découvert date de 900 à 1000 ans. La forme ovale des trous est le résultat d'une technique de rainurage utilisée par les Dorsétiens pour percer des trous. Cette technique était utilisée, car les Dorsétiens ne possédaient pas de perçoir à archet comme celui utilisé par les Inuits pour percer des trous. Un visage est clairement représenté au centre par des trous qui représentent les yeux, les narines et la bouche. Deux trous de chaque côté du visage suggèrent l'emplacement des oreilles. Le trou au-dessus du visage peut avoir servi à suspendre l'objet, et le fait que les deux côtés de la pièce soient gravés indique qu'elles étaient toutes deux destinées à être vues. Les lignes sur le corps de la pièce représentent un motif à rayon X, souvent observé dans les sculptures des Dorsétiens, qui est censé reproduire le squelette de l'animal ou de l'individu représenté. La partie inférieure est cassée, mais l'ensemble de la forme évoque l'image d'un animal qui nage, lui conférant une dualité homme-animal.

Photo: Marie-Christine Couture

Table des matières

- 42 Editorial
Janice Grey
- 42 Le déclin du caribou et autres récits
Johnny Inukpuk
- 46 Discipline, respect et adoration; Les compétences parentales traditionnelles en ce nouveau siècle
Recherche par Janice Grey
- 46 L'entité de la langue – l'inuktitut et le kalaallisut
Victoria Simigaq
- 50 Bâtir des liens avec les Inuits d'autres régions
Janice Grey
- 50 Kautjajuk
Adamie Kalingo et Janice Grey
- 54 À la recherche du vocabulaire inuktitut ancien
Zebedee Nungak
- 54 Notre riche et unique héritage
Elizabeth Annahatak
- 56 Père Nature
Mary Paningajak Alaku et Kathryn Delaney
- 56 L'histoire de deux mousquets
Susan Lofthouse
- 60 L'archéologie communautaire
Daniel Gendron
- 62 Saucisses fumées au mattaq
Lori Tagoona
- 62 Mot de la fin
Charlie Arngak, président
- 62 Poésie
Sarah Ainalik et la regrettée Emilie Tulugak Novalinga
- 64 Eulogie de Qupanuaq Padlayat
Rhoda Kokiapik et Nancy Palliser

On the cover

Nuvuk Islands amulet:

This carved ivory artifact was found at a site on the Nuvuk Islands, near Ivujivik. The site holds a place in the history of archaeological research in Nunavik: it was first excavated in 1936 by Douglas Leechman and investigated briefly in 1959 by William Taylor, both of whom were archaeologists with the National Museum of Canada (now the Canadian Museum of History). In 2009, Avataq archaeologists held a field school here, training high school students from Ivujivik in field techniques. The team was digging up an ancient garbage area in front of two large houses when this face appeared in the excavation square of student Siaja Paningajak. The site was occupied by the Dorset people, who preceded the Inuit, and the area where this face was found has been dated to between 900-1000 years ago. The oval shape of the holes is the result of a grooving technique used by the Dorset to create holes; this was done because they did not possess a bow-drill, as was used by Inuit to make holes. A face is clearly depicted in the centre, with holes indicating eyes, nostrils, and a mouth. Two holes on either side of the face suggest the location of ears. A hole above the face may have been for suspension, and the fact that both sides of the piece are engraved indicates that both sides were meant to be viewed. The lines on the body of the piece represent an 'x-ray motif', which is often seen in Dorset carvings and is thought to indicate the skeleton of the animal or person represented. The bottom part is broken off, but the over-all shape evokes an image of an animal swimming, giving it a 'shape-changing' human-animal duality.

Photo: Marie-Christine Couture

Contents

- 43 Editorial
Janice Grey
- 43 The Caribou Became Scarce and Other Stories
Johnny Inukpuk
- 45 Discipline, Respect and Adoration; Traditional Parenting in the New Century
Research by Janice Grey
- 47 The Entity of Language, Inuktitut and Kalaallisut
Victoria Simigaaq
- 49 Building Relationships with Fellow Inuit
Janice Grey
- 51 Kautjajuk
Adamie Kalingo and Janice Grey
- 53 Retrieving Real Inuktitut
Zebedee Nungak
- 53 Our Rich and Unique Inheritance
Elizabeth Annahatak
- 55 Father Nature
Mary Paningajak Alaku and Kathryn Delaney
- 55 A Tale of Two Muskets
Susan Lofthouse
- 59 Why Community Archaeology?
Daniel Gendron
- 61 Smoked Mattaq Sausages
Lori Tagoona
- 61 The Last Word
President Charlie Arngak
- 61 Poetry
Sarah Ainalik and the late Emilie Tulugak Novalinga
- 63 Eulogy of Qupanuaq Padlayat
Rhoda Kokiapik and Nancy Palliser

Éditorial

Janice Grey

Pendant mon enfance, dans les années 1990, j'étais entourée de choses nouvelles comme la télévision, la musique populaire et les revues pour adolescentes contenant des affiches des Spice Girls et des Backstreet Boys. Aucun de ces éléments ne contribuait à renforcer mon identité en tant qu'Inuk. Je ne trouvais aucune validation de mon histoire, de ma langue ou de mon patrimoine à l'extérieur de ma famille, de mes amis et de Tumivut.

Tumivut offrait un rare aperçu du passé à des enfants comme moi et aux aînés qui avaient été témoins du changement si rapide de leur mode de vie. À l'époque, Tumivut était l'une des rares publications diffusant les archives d'Avataq et l'histoire orale du passé. Aujourd'hui, en tant que jeune Inuk, je suis consciente de l'importance de transmettre ces récits aux générations futures tout en reconnaissant que les Inuits vivent dans la modernité comme tous les autres, et qu'il importe de documenter et de partager notre vécu contemporain entre nous et avec le reste du monde.

Comme vous avez pu le constater, la présentation graphique de la revue a beaucoup changé. Nous espérons que cela vous plaît. La relance de la revue est un objectif souhaité depuis plus de quatorze ans, lorsque la publication a été graduellement interrompue en raison du manque de financement. Tumivut entre dans une nouvelle ère, et nous espérons que les Nunavimmiut apprécieront le nouveau format de la revue autant que l'ancienne mouture.

Légende de la photographie

Liivi Arnaituk, Janice Grey, Selima Emudluk, pendant la conférence des aînés inuits, Inukjuak, Octobre 2013. Photo : Robert Fréchette

Le déclin du caribou et autres récits

Johnny Inukpuk (1911-2007) Inukjuak, mars 1979

Je vais d'abord parler de la vie de mes parents, car je crois que cette information est importante. Mes parents ont vécu à proximité de Kuujjuarapik avant d'aller vivre à Kuujuaq un certain temps. Après ce séjour à Kuujuaq, ils sont revenus à Kuujjuarapik. Ils ont déménagé de Kuujuaq à Kuujjuarapik en hiver, et je suis né à ce moment-là. Je vais donc parler de cette période en premier.

Je serais né en 1911 selon ce qu'on m'a dit. L'année de ma naissance a été estimée par la GRC, car il a fallu établir approximativement mon âge. Cela s'est fait alors que certains de mes enfants étaient déjà nés. Il faut parfois estimer l'année de naissance, car lorsqu'une personne atteint l'âge de 65 ans, elle commence à recevoir une pension, ce qui m'a beaucoup aidé.

Ainsi, après avoir vécu à Kuujuaq pendant un certain temps, mes parents ont déménagé à Kuujjuarapik. À cette époque, et avant ma naissance, il y avait beaucoup de caribous, mais au moment de leur retour vers Kuujjuarapik, en 1911, le caribou a commencé à disparaître. On nous a souvent raconté qu'il y avait beaucoup de caribou à cette époque, mais il a commencé à disparaître l'année présumée de ma naissance. Je peux uniquement imaginer la situation dont je parle. Le caribou est parti vers le sud cette année-là, et il était très difficile d'en trouver par la suite.

Ils reviennent maintenant peu à peu, et on en trouve même parfois en grand nombre à proximité de la mer. Lorsque j'apprenais à chasser le caribou, il y en avait peu, et nous devions aller très loin à l'intérieur des terres pour les trouver. Maintenant le nombre de caribous augmente. Quand j'étais jeune, les gens disaient qu'ils reviendraient lorsque les personnes âgées de cette époque

seraient mortes. Et nous avons observé qu'ils commençaient à revenir en plus grand nombre il n'y a pas si longtemps. On n'en voyait presque jamais avant le début des années 1960. C'est uniquement à partir de ces années qu'ils se sont rapprochés.

Je m'apprêtais à parler de la vie de ma famille à proximité de Kuujjuarapik. Je pense souvent au temps où nous vivions à Tasiujaq [lac Guillaume-Delisle], là où j'ai grandi. Mes parents y ont vécu un certain temps. Je me souviens des commerçants de fourrure français lorsque j'étais jeune garçon. Je n'ai pas oublié leur arrivée à Tasiujaq. La Compagnie de la Baie d'Hudson est arrivée en premier, suivie par les commerçants français. J'avais entendu dire que les premiers Qallunaat s'étaient installés dans les lieux de chasse à la baleine, mais c'était longtemps après l'arrivée des premiers d'entre eux à Kuujjuarapik. Ils sont d'abord allés à Qilalugarsivik avant de déménager à Kuujjuarapik. Après l'abandon de ce site par les Qallunaat, les Inuits devaient se rendre au poste de traite de Kuujjuarapik. Une peau de renard se vendait cinquante cents! Je parle ici d'un renard blanc de Tasiujaq. Je ne peux dire si les gens parlaient français ou anglais. Les Inuits n'ont rien eu à dire au sujet du déménagement du poste de traite à Kuujjuarapik. On a cependant décidé de payer un dollar la peau au lieu des cinquante cents payés auparavant.

Compte tenu de l'augmentation du prix de la peau de renard blanc, les Inuits ont accepté le déménagement du poste de traite vers un nouvel emplacement. Le bâtiment en acier abritant l'église qui a été déplacé de Tasiujaq vers Kuujjuarapik est toujours en place. Les gens avaient des voiliers à cette époque. Le bâtiment a probablement été transporté à Kuujjuarapik sur l'un de ces voiliers. Il semble que le bâtiment était plus petit lorsqu'il a été reconstruit suite à son déménagement. Il était plus long lorsqu'il se trouvait au lac Guillaume Delisle. Il a fallu le démonter pour le déménager. Les bateaux de l'époque étaient en bois et munis de voiles. Je crois que le bâtiment a été transporté sur un tel bateau. Je me souviens d'un bateau à deux mâts, sans moteurs. Mon père a emprunté ce genre de bateau lorsque nous vivions dans la région de Tasiujaq. La CBH et la compagnie française possédaient de tels bateaux qu'ils prêtaient aux Inuits s'ils le demandaient. Ce bâtiment existe depuis très longtemps, car il est en acier inoxydable. Il est maintenant [1979] utilisé comme musée. Je crois qu'il est plutôt ancien, je dirais qu'il a été construit dans les années 1800, probablement aux alentours de 1880.

Anciennement, les Inuits vivant sur la côte de la baie d'Hudson se déplaçaient vers Kuujuaq et Sanikiluaq. Je me souviens vaguement de cela. Je me souviens aussi que les gens se rendaient à Kuujjuarapik pour assister à la messe. Les Inuits ont commencé à se rendre à Kuujjuarapik longtemps après avoir conclu un accord avec les commerçants de fourrures. C'était dans les années 1800. J'ai été élevé dans la région de Tasiujaq et de Kuujjuarapik. Nous nous sommes déplacés vers Inukjuak en 1929, après avoir vécu près de Kuujjuarapik. J'ai bonne mémoire du temps passé dans la région de Tasiujaq. J'étais capable de chasser le lagopède à ce moment-là, mais j'étais encore trop jeune pour chasser le phoque ou piéger les renards. J'ai capturé mon premier renard après notre arrivée à Inukjuak tout juste avant 1930. J'ai capturé mon premier phoque la même année. J'ai capturé le renard, je crois bien en novembre 1929 et mon premier phoque au début du printemps 1930. J'ai noté les années au cours desquelles j'ai capturé mes premiers gros animaux. Je notais les événements importants quand j'étais jeune garçon. J'ai commencé à tenir un journal très jeune. Malheureusement j'ai cessé cette pratique, ce que je n'aurais pas dû faire. Si j'avais continué à tenir un journal, il contiendrait beaucoup d'information. J'ai noté les événements pendant trois ans, puis j'ai cessé de le faire. Je le regrette, car cela aurait été très intéressant.

Nous avons vécu à Inukjuak pendant un certain temps. Le printemps arrive plus tôt ici qu'à Kuujjuarapik. Ma famille et moi avons entrepris le voyage de Kuujjuarapik vers Inukjuak en mars, et nous sommes arrivés à destination en avril.

Editorial

Janice Grey

When I was a child, growing up in the 90s, I was surrounded by so many new innovations: television, popular music and teen magazines with pull out posters of the Spice Girls and Backstreet Boys. None of those things reinforced my identity as an Inuk. There were no validations of my history, language or heritage around me besides my family, friends, community and Tumivut.

Tumivut provided a rare glimpse into the past for kids like me, and for the elders who had witnessed their world change so quickly. At that time, Tumivut was based very much on the oral histories from Avataq and stories of the past, one of the few publications to do so. Today, as a young Inuk, I recognize the need for those stories to keep being transmitted, but I also recognize that Inuit are just as modern as everyone else, and that our stories of today need to be documented and shared, with each other and with the world.

As you may have noticed, the look of the magazine has changed significantly; we hope that this change is to your liking. The revival of the magazine has been a desired goal for over fourteen years, since the original magazine was quietly discontinued due to lack of funding. It's a new era for Tumivut, and we hope very much that Nunavimmiut will love it as much as its predecessor.

Photo Caption

Liivi Arnaituk, Janice Grey, Selima Emudluk, at the Inuit Elders Conference in Inukjuak, October 2013. Photo : Robert Fréchette

The Caribou Became Scarce and Other Stories

Johnny Inukpuk (1911-2007) Inukjuak, March 1979

I will first start with how our parents had lived because I believe it is good information. My parents lived around Kuujjuarapik, but then they went to live in Kuujjuaq for some time. After living in Kuujjuaq, they went back to live in Kuujjuarapik. It was in winter that they travelled from Kuujjuaq to Kuujjuarapik, and that's when I was born. So then, I will start with that period.

I was told that I was born in the year 1911; my birth year was estimated by the RCMP, when some of my children had already been born. When a person gets to be 65, he starts getting his pension, and I can say that it helps me a lot.

And so, after living in Kuujjuaq for some time, my parents moved to Kuujjuarapik. At that time, and even before I was born, there were plenty of caribou. As they were on their way to Kuujjuarapik, in the year 1911, the caribou began to disappear. We were often told that there were a lot of caribou around that time. It was in that year the caribou started going. My birth year was estimated to be around that year, the year the caribou became few. I can just imagine that event as I talk about it. The caribou became scarce after they went south. They all went south in that particular year, they became scarce after they went south... afterwards, you couldn't find too many.

They are slowly returning these days and sometimes they are found even near the sea. There are plenty of them. When I was learning to hunt caribou, they were scarce and we had to go very far to find them. It was only recently that they came back; they used to be very far inland. When I was young it was said that they would return when the people who were old at that time had died. And we had started to notice that they started to come back not too long ago. There were hardly any until after 1960. It was only after that year that they came nearer.

I was about to tell about the time my family lived near Kuujjuarapik. I often remember the time we lived in Tasiujaq [Richmond Gulf], that's where I grew up.

My parents lived there for some time. I can remember French prospectors, as a boy. I remember the day they first came to live in Tasiujaq. HBC was the first to be there. The French prospectors came after HBC. I heard that Qallunaat, the first Qallunaat, went to the place where whales are hunted, although it was long after the ones who went to live in Kuujjuarapik. They first went to live in Qilalugarsivik before going to live in Kuujjuarapik. At the time, Qallunaat left everything to the Inuit. It was the time when Inuit travelled to Kuujjuarapik for the trading post. One fox pelt was sold for fifty cents! A white fox from Tasiujaq... I can't say if the people were French or English. The Inuit didn't object to the trading post moving to Kuujjuarapik, so it did. It was also decided that it would be a dollar per pelt. Before that it was fifty cents per pelt.

Considering the raise of the price of the white fox pelt, the Inuit agreed for the trading post to be moved to a different location. The steel church building, which was moved from Tasiujaq to Kuujjuarapik, still stands in Kuujjuarapik. During that time, people had sailboats. The building was probably taken to Kuujjuarapik by one of those sailboats. It was said that it got smaller when it was rebuilt there. When it was in Tasiujaq, it was longer. To be moved it had to be taken apart. Boats used at that time were wooden with sails. I think that was the kind of boat they took the building with. I remember a kind of boat with two masts, without engines. My father borrowed that kind of boat when we lived in Tasiujaq. HBC and the French company owned those boats which they lent to the Inuit if they asked. That building had been standing for a long time, because it is stainless steel. Today [1979] it is now used as a museum. I think it's quite old, I believe it was built in the 1800's, I think it was built around 1880. In the old days, Inuit living on the Hudson coast travelled to Kuujjuaq and Sanikiluaq. I hardly remember the times they did that. I also remember people going to Kuujjuarapik to mass. It was long after the Inuit made an agreement with the sales people that they began to travel to Kuujjuarapik. That was in the 1800's. I was raised in Tasiujaq and Kuujjuarapik. We moved towards Inukjuak in 1929, after living near Kuujjuarapik. I mostly remember the days we lived in Tasiujaq. I was able to hunt ptarmigan at that time.

While living in Kuujjuarapik, I was still not able to hunt seals or trap foxes. I caught my first fox when we had moved to Inukjuak in 1930. The same year I caught my first seal. My first catch was in 1929, I think it was in November of 1929. In January 1930, I caught my first seal in early spring. I wrote down the years I caught my first big animals. I could write well, important events, even when I was just a boy. I started a diary, than discontinued it, which I should not have done. If I had kept on doing it, there would have been a lot on my diary. I kept notes for 3 years, but afterwards I stopped. I regret having stopped because it would have made an interesting diary.

We lived around Inukjuak for some time. Springs come earlier, earlier there than in Kuujjuarapik. My family and I started the trip from Kuujjuarapik to Inukjuak in March and arrived in April. That spring we reached Kuuttaaqaq river. We probably stayed in Inukjuak for a few days, visiting the trading post. We came to live in Inukjuak when I was a boy. At the time, people living around Kuujjuarapik didn't know about primus stoves. I remember my father getting his first one. He got it [in exchange] for a dog from HBC. It was the first kind of primus stove with the little metal ring, which got red hot when it burned, on four stands. Those things also made a lot of noise. It was a first model and the fuel went right on the loop, squirting on it; it wasn't like the later models. The fuel went through the curved tube before reaching the loop. The kind my father bought used kerosene as fuel. It was easier for the ones who had curved tubes to get hot than the earlier ones. I remember the ones that were introduced earlier were hard to get going outside because they tended to smoke. We headed for Kuuttaaqaq when my father had gotten his first primus stove. He exchanged his dog for one, from HBC.

Ce printemps-là, nous nous sommes rendus jusqu'à la rivière Kuuttaaq. Nous avons probablement séjourné quelques jours à Inukjuak pour visiter le poste de traite. J'étais jeune garçon lorsque nous sommes venus à vivre à Inukjuak. À l'époque, les gens qui vivaient autour de Kuujuarapik ne connaissaient pas le réchaud à pétrole Primus. Je n'ai pas oublié lorsque mon père s'est procuré un tel réchaud pour la première fois. Il l'a obtenu de la CBH en échange d'un chien. Il s'agissait du premier type de réchaud Primus avec quatre pattes et le petit anneau en métal qui devenait rouge ardent lorsqu'il chauffait. Ces réchauds faisaient beaucoup de bruit. C'était un modèle ancien. Le carburant était acheminé directement sur la boucle par jet, cela ne ressemblait pas au modèle plus récent. Le carburant passait par un tube courbé avant d'atteindre la boucle. Le modèle acheté par mon père consommait du kérosène. Le modèle à tube courbé fonctionnait mieux que les modèles précédents qui avaient tendance à produire de la fumée. Nous nous sommes dirigés vers la rivière Kuuttaaq après que mon père ait obtenu son premier réchaud à pétrole Primus à la CBH en échange d'un chien.

La CBH avait besoin de chiens pour ses activités. C'étaient les travailleurs inuits de la CBH qui s'en occupaient. Le courrier était transporté vers le sud par traîneau à chiens. Les commandes provenant du Nord qui devaient être transmises au sud par la poste étaient transportées par traîneau à chiens jusqu'à Moosonee. La CBH avait donc besoin de chiens pour assurer ce transport. Je me souviens des gens qui parlaient des chiens appartenant à la CBH. La poste était acheminée vers le sud par traîneau à chiens, par conséquent les Qallunaat avaient besoin de chiens. Il n'y avait pas de liaison aérienne vers le Nord à cette époque, et les gens ne possédaient pas de radio non plus. Les francophones et les anglophones avaient besoin de chiens.

Je me souviens du temps où les Qallunaat ont obtenu les premières radios leur permettant de faire et de recevoir des appels. Nous étions alors dans la région de Tasiujaq. De nos jours, il y a beaucoup de radios et les avions viennent au Nord. De ce fait, les chiens ne sont plus nécessaires pour la livraison du courrier. Avec l'arrivée des radios, l'usage des chiens a été lentement mis de côté.

Les Inuits de Kuujuarapik vivaient dans des tentes tout au long de l'année. Ils pouvaient chauffer l'intérieur des tentes, car ils avaient du bois de chauffage, mais je me souviens à quel point il faisait froid dans la tente la nuit lorsque le feu était éteint. Les Inuits vivaient sous la tente même en janvier. Le matin, on pouvait voir le frimas sur les couvertures et tous les objets dans la tente. Dès que le feu était allumé, l'intérieur de la tente se réchauffait. Les tentes étaient pleines de trous causés par des étincelles qui abîmaient le canevas des tentes. Lorsque le feu était allumé, des étincelles s'échappaient par la cheminée et tombaient sur la tente.

Lorsque nous sommes arrivés ici [Inukjuak], un grand igloo a été construit pour nous. Je suis membre d'une grande famille. Les hommes ont construit des igloos dès qu'il y a eu assez de neige pour le faire. Il faisait froid dans les tentes l'automne lorsqu'il devenait plus difficile de trouver du bois. Les femmes tentaient de ramasser du bois l'été et l'automne jusqu'à l'arrivée de l'hiver, mais tout était bien différent ici, car il n'y a pas de bois de chauffage facilement accessible. Ma famille a déménagé plus au nord, car on y trouvait une faune plus abondante. Au moment de ce déménagement, je n'avais jamais capturé d'animaux plus gros que des oiseaux. Je ne me souviens pas avoir capturé de hareldes kakawis à Kuujuarapik, mais j'en ai capturé un à Qikirtaaluk après notre déménagement. Malheureusement, un chien l'a mangé. Cela m'a peiné, car je croyais que c'était un grand accomplissement pour mon âge.

Quelques personnes vivaient à Qikirtaaluk. Je me souviens avoir vu deux personnes pêcher dans les environs en revenant du village. Elles tentaient de prendre de l'omble chevalier, mais elles capturaient uniquement de la morue. Je crois que l'omble chevalier se trouve à cet endroit uniquement au printemps.

En venant à Inukjuak, nous sommes également passés à proximité d'Uprisingiruk. Des gens vivaient à cet endroit, et nous sommes restés avec eux un certain temps. Nous avons prévu aller plus au nord pour y vivre. Je me demandais comment nous avons pu atteindre notre destination en provenance de Kuujuarapik si rapidement au printemps même si nous avons uniquement quelques chiens, car cela me semblait si loin en traîneau à chiens. Nous avons même été surpris par la fonte des glaces qui nous a retardés à un certain endroit. C'était peut-être pour cela qu'ils ont voulu aller plus au nord, dans un lieu plus froid. Nous sommes restés avec les Inuits d'Uprisingiruk pour quelques jours.

Plusieurs groupes de familles ont quitté Kuujuarapik avec nous pour aller plus au nord. Des gens venant de différents lieux se sont regroupés dans un seul endroit où il y avait beaucoup de monde. Certaines personnes s'étaient arrêtées à Kuujuarapik avant de poursuivre la route vers le nord.

Comme c'était la coutume, mon père a dû expliquer pourquoi il voulait quitter Kuujuarapik pour aller vivre plus au nord. D'autres ont aussi dû expliquer pourquoi ils voulaient quitter Kuujuarapik. On leur a demandé si c'était lié au fait qu'ils n'aimaient pas leur leader. Les gens posaient des questions lorsqu'une décision aussi sérieuse était prise. Mon père a expliqué : « Nous ne partons pas en raison du leader. Nous allons plus au nord, car on y trouve plus d'animaux qu'à Kuujuarapik. Nous avons pris cette décision pour cette raison. » Lorsque le gérant du poste s'est présenté, il a de nouveau posé des questions à mon père qui a donné la même réponse. Le gérant a mentionné que le regroupement de plusieurs personnes vivant dans un même lieu pouvait épuiser rapidement la faune. Les gens le savaient, et étaient bien conscients du problème. Les autorités n'étaient pas surprises d'apprendre que plusieurs Inuits souhaitaient vivre dans une région où il y aurait davantage d'animaux, et elles ne se sont pas opposées à leur décision de déménager. Mon père a mentionné qu'il avait déjà vécu dans la région avant de venir s'installer à Kuujuarapik. Les personnes qui déménageaient plus au nord ont dit aux gens de Kuujuarapik qu'elles reviendraient si les conditions de vie plus au nord n'étaient pas meilleures. Les gens ont attendu leur retour quelques années, mais ils semblent que les conditions de vie étaient meilleures, et qu'il était aussi plus facile de se déplacer dans ce nouvel environnement.

Légendes des photographies

- 1 Juani Inukpuk, père de Johnny Inukpuk, à l'âge de 71 ans. Inukjuak, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-033
- 2 Johnny Manumi Inukpuk, date inconnue. Fonds Minnie Palliser /Avataq/MPA-01
- 3 Kuujuarapik, c.1915. Photo: attr. Robert J. Flaherty. Revillon Paris, REV 0534
- 4 Enfants à Qilalugarsivuk (Petite Rivière de la Baleine), 1915. Photo: attr. Robert J. Flaherty. Revillon Paris, REV 0546
- 5 Rupert's house, Arrivée de la poste, George McTavish à droite. Photo : Ross, B.R. / Library and Archives Canada / C-071111
- 6 Camp de la famille Inukpuk, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-024
- 7 Sur le bateau Peterhead de Puvirnituk, direction nord: l'homme debout à gauche est un Puvirniturmiuk; assis: Louisa Quaraq Eljasiapik, Juani Inukpuk, Mary Ukuujaq Arngaq (Saumik)-Inukpuk, Bill Willmott (Qallunaaraapik). Inukjuak, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-31
- 8 Camp de la famille Inukpuk, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-026
- 9, 10 La vieille église St-Edmund's, construite en acier galvanisé. Photo : par Judith Frapper, Fondation du Patrimoine religieux, 2003

HBC owned dogs which their Inuit workers took care of for them. Mail was taken south by dogteam. The requisitions made up north, went south by mail and were taken all the way to Moosonee by dogteam. For that purpose, HBC needed dogs. I remember people talking about dogs that belonged, as they said, to HBC. Mail had to be taken south by the means of dogteam, and so Qallunaat needed dogs. Airplanes didn't come up north at that time, they didn't have any radios either. Both French and English needed dogs.

I remember the time Qallunaat got their first radios; it was said that they could make and receive calls. That was in Tasiujaq. Nowadays, plenty of radios and planes come up, so dogs are no longer needed, as radios became more plentiful. Dogs were slowly put out of use.

Inuit in Kuujjuarapik lived in tents throughout the year. It was warm inside the tents because they had wood for fuel. During the night when the wood was used up, I remember how cold it got in the tent. Even in January they lived in tents. In the morning you could see frost on blankets and everything that was in the tent. As soon as they started the fire it got warm. The tents were full of holes caused by bits of fire that flew through the material. When the fire was lit, large sparks flew out of the chimney and landed on the tent.

When we arrived here [Inukjuak], a big igloo was built for us. There were many people in my family. Men built igloos as soon as there was enough snow to build igloos with. Tents got cold in the fall when wood became harder to find. Women gathered wood in the summer and the fall until winter came. We found it different here because there is no wood for fuel. My family moved up because there were more animals in this area. We moved up when I still thought birds were important animals. I don't remember ever having caught oldsquaw ducks in Great Whale. When we first moved to this area, I caught an oldsquaw duck in Qikirtaaluk, but a dog ate it. How I regretted it because I thought it was a big thing, at my age.

There were some people living in Qikirtaaluk. One time when we had passed the village I remember two people fishing around there. They were fishing for char but all they caught were cod. I believe arctic char is found there in the spring.

As we were passing through Inukjuak, we also went by the way of Upimngiviruk. People lived there and we stayed with them for a while. We had planned to go further north where we would live. I wondered how we reached our destination from Kuujjuarapik in one spring although we had just a couple of dogs, when it was so far away by dog team. There wasn't even a chance for the ice to melt, leaving us stuck in another spot. It was maybe because as they went further north, it got colder. We stayed with the Inuit living in Upimngiviruk for a few days.

Several groups of families also went north of Kuujjuarapik with us. Several groups of people who had come from different places met in a particular place and there were many people. There were some who had visited Kuujjuarapik, on their way back north.

As it was custom, my father had to give reasons why he wanted to leave Kuujjuarapik to live further north. Others were also questioned why they wanted to leave Kuujjuarapik. They were also asked if they had disliked their leader. You don't decide anything serious without being questioned. My father gave this reason, and said: "Our leader is not our reason to want to move north, but the fact that there are more animals here than in Kuujjuarapik, that we had decided to take this step." They were questioned by a manager. And then when a general manager came up, he was once again questioned. He gave him the same answer. The general manager stated that when many people stay in one place, the area would run out of animals in no time. They knew and told him what the problem would be. The authorities weren't surprised by the fact that they wanted to live

in an area where they could find more animals and didn't say anything against their decision. So that was the reason why they had to move. My father also noted that he had lived in the region before going to Kuujjuarapik. Those people who moved north told the people in Kuujjuarapik that if their living conditions were not improved, they would go back to live in Kuujjuarapik and they expected them for some years. Apparently their living conditions were improved. It was easier to go places as well.

Photo Captions

- 1 Juani Inukpuk, father of Johnny Inukpuk, at 71 years old. Inukjuak, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-033
- 2 Johnny Manumi Inukpuk, undated picture. Minnie Palliser Collection/ Avataq Cultural Institute/MPA-01
- 3 Kuujjuarapik, c.1915. Photo: attr. Robert J. Flaherty. Revillon Paris, REV 0534
- 4 Children at Qilalugarsivik (Little Whale River), 1915. Photo: attr. Robert J. Flaherty. Revillon Paris, REV 0546
- 5 Rupert's house, Arrival of the mail, George McTavish at right. Photo: Ross, B.R. / Library and Archives Canada / C-071111
- 6 Inukpuk Camp, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-024
- 7 Puvirnituk's Peterhead on its way north: man standing on left is from Puvirnituk; sitting: Louisa Quaraq Elijasiapik, Juani Inukpuk, Mary Ukuujaq Arngaq (Saumik)-Inukpuk, Bill Willmott (Qallunaaraapik). Inukjuak, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL- 31
- 8 Inukpuk Camp, 1958. Photo: W.E. Willmott, Avataq, WIL-026
- 9, 10 St-Edmund's corrugated steel old church. Taken by Judith Frapper, Fondation du Patrimoine religieux, 2003

Discipline, Respect and Adoration; Traditional Parenting in the the New Century

Janice Grey

Traditional parenting skills have been on the decline in recent years due to many factors, such as the forced implementation of residential schooling as well as the abuse of alcohol and drugs in the communities. Fortunately, there has been a movement to bring back traditional parenting skills and practices.

Inuit have had their own way of disciplining their children for ages, and only recently has that form of discipline become rare and underutilized; discipline along with adoration have always played major roles in Inuit parenting. The use of kinship terms has also become rare, and is largely unknown to many young people, especially the children.

Respect for Elders has always been a strong Inuit value. Respect and discipline often go hand in hand, and children are taught to have respect through discipline. Not by physically harming the child, or shouting at them in anger, but by patiently and sternly explaining what the child did wrong in a soft voice, so as not to alienate them. Violence is no way to discipline a child and will often backfire, causing unnecessary trauma and pain in what could have been a valuable learning experience. Especially in this day and age, children need structure and discipline more than ever. Proper bedtime hours, nutritious meals, restricting junk food and being involved in the child's education are all necessary for proper development.

To balance the disciplinary aspect of childrearing, Inuit traditionally show immense love and adoration for their children. Some people have songs or little nicknames for their children or grandchildren, even nieces and nephews.

Discipline, respect et adoration; les compétences parentales traditionnelles en ce nouveau siècle

Janice Grey

Les compétences parentales traditionnelles sont en déclin depuis un certain nombre d'années en raison de divers facteurs, notamment la fréquentation obligatoire des pensionnats autochtones et l'abus de drogue et d'alcool dans les communautés. Heureusement, un mouvement se dessine afin de revenir aux compétences et aux pratiques parentales traditionnelles.

Les Inuits possèdent depuis des temps immémoriaux des règles de discipline qui leur sont propres lorsqu'ils doivent intervenir auprès de leurs enfants. Toutefois, ces règles ont été sous-utilisées au cours des récentes décennies. La discipline et l'adoration ont toujours constitué deux aspects importants du rôle parental chez les Inuits. L'utilisation d'expressions traditionnelles liées à la parenté est également beaucoup moins fréquente, et ces expressions sont peu connues chez les jeunes, tout particulièrement chez les enfants.

Le respect des aînés demeure une valeur bien ancrée chez les Inuits. Le respect et la discipline vont souvent de pair, et on enseigne aux enfants les notions de respect au moyen de la discipline. Cela ne se fait pas au moyen de punitions physiques ou en haussant la voix, mais en expliquant patiemment et rigoureusement aux enfants leurs fautes ou leurs manquements d'une voix douce afin de maintenir de bonnes relations avec eux. La violence ne constitue jamais un bon moyen de discipline, car elle peut causer des traumatismes ou des souffrances indues sans permettre d'effectuer un apprentissage qui pourrait s'avérer précieux et utile. De nos jours, les enfants ont plus que jamais besoin de structure et de discipline. Des heures de coucher raisonnables, des repas nourrissants, une consommation limitée de friandises et la participation active des parents à l'éducation des enfants sont tous des éléments essentiels qui contribuent au sain développement des enfants.

Par souci d'équilibre avec les interventions disciplinaires requises dans le cadre de l'éducation des enfants, les Inuits manifestent traditionnellement beaucoup d'amour et d'adoration envers leurs enfants. Certaines personnes composent des comptines ou attribuent des surnoms affectueux à leurs enfants ou leurs petits-enfants, et parfois même à leurs neveux ou leurs nièces. Les expressions *nalliruaq* ou *aqak* étaient souvent utilisées (et le sont encore) pour reconforter les bébés et les enfants, et leur montrer à quel point la famille élargie les aime. Autant il est important d'exercer un bon contrôle et une bonne surveillance auprès des enfants, autant il est essentiel de leur rappeler à quel point ils occupent une place importante au sein de la famille et de la communauté.

L'utilisation plus fréquente des expressions traditionnelles liées à la parenté pourrait contribuer à renforcer le sentiment d'appartenance des enfants au sein de la famille et de la communauté tout en les aidant à mieux connaître leurs proches et à renforcer leur identité en tant qu'Inuk dès le plus jeune âge. Cela est tout aussi important pour les parents et les aînés qui éprouveraient alors un sentiment de fierté et d'identité par l'entremise de leurs enfants. L'inuktitut est une langue riche et vivante lorsqu'elle est utilisée correctement, et la terminologie liée à la parenté constitue un bon point de départ pour enseigner les rudiments de l'inuktitut aux enfants.

Les enfants inuits vivent dans une période où notre sentiment d'identité et d'appartenance est souvent remis en question par des sources extérieures. Les enfants sont constamment en contact avec des médias qui ne sont pas adaptés à la culture inuite, et qui leur offrent un cadre de référence étranger pour découvrir le monde et interagir avec lui. Cela contribue aux difficultés auxquelles nous sommes confrontés pour assurer la survie de l'inuktitut, mais également de notre mode de vie et de notre vision du monde. Les parents sont les premiers modèles

des enfants, et il est très important de leur offrir des exemples d'adultes solides et sûrs d'eux afin qu'ils acquièrent une grande fierté de leur culture et de leur langue.

Légendes des photographies

- 11 Mère de Mary Tukulak avec des enfants. Kuujuarapik, 1939. Photo: Laurence Wood, Hudson's Bay Company Archives, Archives of Manitoba, HBCA-155 (1987/363-E-240)

L'entité de la langue, l'inuktitut et le kalaallisut Victoria Simigaq

Nous communiquons nos pensées et nos sentiments par la langue qui permet de transmettre nos réflexions et nos émotions vers le monde extérieur. La langue fait partie de notre être, de notre fibre intime. Cela vaut pour la langue en général, peu importe qu'il s'agisse de notre langue maternelle ou d'une autre langue. La langue peut être négative ou positive, agressive ou douce, bruyante ou silencieuse. Quelle est votre langue personnelle? Quelle langue occupe votre esprit? Quelle langue utilisez-vous pour exprimer vos opinions? L'inuktitut, l'anglais, le kalaallisut, le français, l'argot, la langue des signes?

On dit que les Inuits perdent peu à peu leur langue. En perdant notre langue, perdons-nous par le fait même une partie de nous? Si nous perdons une partie de nous, comment pouvons-nous la retrouver? Je crois qu'il faut se demander introspectivement de quelle manière nous souhaitons exprimer nos pensées et nos sentiments, de quelle manière nous souhaitons être compris, et de quelle manière nous souhaitons nous exprimer.

J'ai grandi auprès de parents qui parlaient uniquement l'inuktitut, et nous parlions exclusivement en inuktitut à la maison. Ma mère a été mon premier professeur d'inuktitut. Lorsque je ne comprenais pas le sens d'un mot, elle me l'expliquait. Lorsqu'elle parlait, je lui demandais parfois spontanément le sens d'un mot. Elle me l'expliquait à l'aide d'exemples. Elle a fait cela tout au long de mon enfance, jusqu'à ce que je quitte la maison à l'âge de 18 ans. J'ai surtout appris ma langue maternelle auprès de mes parents. C'est avec eux que j'ai appris à exprimer mes pensées et mes sentiments, en portant bien attention au vocabulaire que j'utilisais, car je souhaitais qu'il soit le plus juste possible, sans faute puisque ma mère prenait toujours un soin méticuleux afin d'utiliser la bonne expression.

Puis une autre forme de langage est apparue dans ma vie, l'inuktitut syllabique.

Lorsque j'apprenais l'inuktitut syllabique à la maternelle, je réalisais déjà que cela faisait partie de mon identité d'Inuk. Il est fantastique de constater à quel point le lien étroit existant entre l'inuktitut et mon identité est apparu à un si jeune âge. J'ai ressenti beaucoup de fierté lorsque j'ai pu écrire mon nom en syllabique. Encore aujourd'hui j'éprouve beaucoup de reconnaissance pour mes enseignants qui ne possédaient pas de scolarité formelle, mais qui m'ont aidée à construire mon identité. J'étais une Inuk nommée Vicky. J'ai appris l'histoire de l'inuktitut syllabique uniquement lors de mes études secondaires. Un enseignant, je ne sais plus lequel, a expliqué que les missionnaires voulaient que les Inuits puissent lire la Bible. Pour ce faire, ils ont alors adapté le système d'écriture des « *allait* », comme nous appelions les Premières nations à l'époque, en convertissant l'écriture syllabique pour tenir compte de la prononciation des mots par les Inuits. L'inuktitut était omniprésent à l'école. Nous apprenions à lire et à écrire en syllabique et à prononcer les mots correctement. Je trouvais cette matière très ennuyante à l'école, et je demandais souvent

Nalliruaq or *aqak* were used (and still are) to comfort babies and children, and to show how much they are loved by their extended family. As much as it's necessary to have some control and supervision of children, it's also very necessary to remind them often of how much they matter to the family and the community.

Strengthening the use of traditional kinship terms would also give the child a sense of place within the family and community, it will also help them to recognize their relatives and help strengthen the identity of the child as an Inuk and as a member of the community. This is equally as important to the parents and Elders, for they will also gain a sense of pride and identity through their children. The Inuktitut language is rich and strong when used properly, and the usage of kinship terminology is a good starting point to teaching a child proper Inuktitut.

Inuit children are living in a period where our sense of identity is always being questioned by outside sources. Children consume media that doesn't relate to or belong to Inuit culture, and that provides the child a competing frame of reference through which they see and interact with the world. This fact is doing no favors to the survival of Inuktitut, not just the language but also the way of being and the way of seeing the world. Parents are the first role model a child has, and it's very important that we act as good examples of strong and secure Inuit, so that our children have pride in their culture and language.

Photo Captions

- 11 Mary Tukalak's mother and children. Kuujjuarapik, 1939. Photo: Laurence Wood, Hudson's Bay Company Archives, Archives of Manitoba, HBCA-155 (1987/363-E-240)

The Entity of Language, Inuktitut and Kalaallisut

Victoria Simigaq

Language is for communicating your thoughts and feelings; it is like transportation from your mind and your heart to the outside world. If you know your language, you know yourself. That applies to language in general, not necessarily your mother tongue or the kind of language you speak. Your language can be negative or positive, it can be aggressive or gentle, it can be loud or silent. What language does your persona have? What kind of language does your mind have? And what language do you use to express your opinions? Inuktitut? English? Kalaallisut? French? Street slang? Sign language?

They say that Inuit are losing their language. If they are losing their language, are they losing themselves? If you lose yourself, how do you bring yourself back? I think you go back to yourself and rethink: how will I communicate my thoughts and feelings? How do I want to be understood? How do I want to express myself?

I grew up with unilingual Inuktitut speaking parents where we only spoke Inuktitut at home. My mother was my first teacher in Inuktitut. If I did not understand what word meant, she would tell me and explain what the word meant. Sometimes when she spoke and she would say a word, I would naturally ask her what the word means. Then she would explain and use examples. She did that throughout my childhood until I left home at the age of 18. I think that where I learned my language the most is from my parents, that is where I learned to express my thoughts and feelings, always careful of how I said things because I wanted to say them with the utmost correct meaning, with no flaws because my mother was always meticulous about words.

Then another kind of language came into my life, the Inuktitut syllabics.

I remember learning the Inuktitut syllabics in kindergarten and I thought, this is who I am, I am an Inuk. It's amazing how the identity of the Inuktitut

language came to me at such a young age. When I could write my name in syllabics, I felt very proud of who I was, I was proud to be me. To this day I am grateful to my teachers, who were not even formally educated teachers, but they helped me identify myself. I was an Inuk named Vicky. I didn't even know how syllabics came about until I was in high school and learned their history. A teacher (I don't even remember which one) told me that the missionaries wanted the Inuit to learn the Bible so they adopted the writing system of the "*allait*" as we called them then, the First Nations, and used their writing system, converting the syllabics to how Inuit pronounced their words. We had Inuktitut all throughout school. We learned how to read and write in syllabics and learned how to speak properly. I used to think it was the most boring subject in school so I used to ask my teacher, "Why do we need to learn what we know already?!" She would answer, "So you will know who you are when you get older." I thought, what a dumb teacher! But now when I look back, what a dumb thought I had! Now, when I am able to write and read and use proper grammar in my mother tongue (thanks to my mom and my school teachers), I am proud to say, I know my language. I know who I am.

But there is another language I fell in love with: English. I first learned it when I started in grade 2. My teacher was my cousin Johnny Annahatak. I thought it was so cool to have my cousin as a teacher. Every morning, we took turns reading the Lord's Prayer in English. I couldn't wait for my turn. I also couldn't wait for our free time in class if we did our work well. In our free time, we could play and listen to music. I can never forget listening to Pink Floyd, even though I did not know what the songs were about at the time. When I reflect on how I started learning English, I can only praise my cousin for teaching us diversity in class. There, we learned the Lord's Prayer but also listened to rock music. It sounds ironic but it was normal at the time. Now we are in a time where segregation is normal, where diversity is scary -- but if we must learn a new language, how else can we learn other than to be open minded?

I fell in love with English even more in Grade 3. We had a teacher that I looked up to very much. It was through her that everything about English became very interesting. She always had a way of making the language fun through art and exercises. It seems, ever since then, my love for the language has remained alive. Throughout school, I was determined to learn in English even though I found the grammar exercises very boring, but I was too stubborn to be lazy in class. Then one year in high school, we were asked to write poems. I was naturally a dreamer already, always dreaming that there is more life to than my little hometown. I felt free to write. The poems I wrote were nothing big, but my teacher was so impressed with my writing that she encouraged me to send my poem to *Tumivut* magazine and have it published. To my surprise, it was published and it gave me a great satisfaction and encouragement to write even more. Every now and then, I would write whatever I wanted to write, but in poetry form. So there I was, feeling confident in my Inuktitut language but also having a passion for writing in English. Many people can have confidence in sports, politics or art but I know that if I can have confidence in two languages, I am very lucky. Having self-esteem in both languages has helped me move out through life, especially when I have chosen to live in a foreign country such as Greenland. I could not have survived here without knowing who I truly am, inside, and in my history and identity. I would have easily been very lost in a place that has a totally different language and where language has a world of its own.

Most people from the Canadian Arctic look upon Greenland with high esteem. I, too, have seen Greenland as very prestigious and exotic, with its very interesting Greenlandic dialect along with its beautiful landscapes, music

à l'enseignante, « Pourquoi devons-nous apprendre ce que nous savons déjà? » Elle me répondait « Afin que tu saches qui tu es lorsque tu seras plus grande. » Je me disais alors, qu'elle est bête cette enseignante! Rétrospectivement, je réalise à quel point c'est ma réflexion de l'époque qui était bête. Aujourd'hui, grâce à ma mère et à mes enseignants, je suis capable de lire et d'écrire en utilisant la bonne grammaire dans ma langue maternelle. Je peux fièrement affirmer que je connais ma langue, et je sais très bien qui je suis.

Par la suite, je suis également tombée en amour avec une deuxième langue, l'anglais. J'ai commencé mon apprentissage de cette langue en 2^e année. Mon enseignant était Johnny Annahatak, mon cousin. J'ai alors pensé qu'il était vraiment chouette d'avoir un cousin comme enseignant. Chaque matin nous lisions à tour de rôle la parole du Seigneur en anglais. J'avais toujours hâte que mon tour arrive. J'attendais aussi avec grande impatience les moments libres en classe, car nous pouvions écouter de la musique si nous avions bien travaillé. Je n'oublierai jamais l'écoute de Pink Floyd, même si je ne connaissais pas leurs chansons à l'époque. Lorsque je repense au début de mon apprentissage de l'anglais, je dois remercier mon cousin de nous avoir enseigné la diversité en classe. Nous apprenions la parole du Seigneur, mais nous écoutions également de la musique rock. Cela peut sembler ironique de nos jours, mais tout cela était normal à l'époque. Il semble qu'aujourd'hui la ségrégation prévale, et que la diversité fasse peur. Pourtant, est-il vraiment possible d'apprendre une nouvelle langue autrement qu'avec un esprit ouvert?

Mon amour de l'anglais s'est confirmé en 3^e année. J'ai jamais beaucoup aimé mon enseignante. Tout ce qu'elle nous enseignait en anglais était intéressant. Elle avait le don de nous faire apprendre au moyen d'activités artistiques et d'exercices amusants. Mon amour pour la langue est demeuré bien vivant depuis cette époque. Tout au long de mes années d'école, ma détermination à apprendre l'anglais ne s'est jamais démentie. Même lorsque je trouvais les exercices de grammaire plutôt ennuyeux, ma persévérance en classe l'emportait. Puis, une année au secondaire, on nous a demandé d'écrire des poèmes. Comme j'étais de nature rêveuse, toujours convaincue que le monde s'étendait bien au-delà de mon petit village, j'ai écrit très librement. Mon poème n'avait rien d'extraordinaire, me semblait-il, mais mon enseignante était si impressionnée qu'elle m'a encouragée à le transmettre à la revue *Tumivut*, où il a été publié à ma surprise et à ma grande satisfaction. Cela m'a encouragée à écrire, et encore aujourd'hui il m'arrive d'écrire ce qui m'inspire sous forme de poésie. Ainsi, je possède une grande confiance dans ma connaissance de l'inuktitut jumelée à une grande passion pour l'anglais. Bien des gens se sentent à l'aise dans le domaine des sports, de la politique ou des arts, mais moi je possède une solide confiance dans deux langues. Je me considère très chanceuse. Cette confiance dans les deux langues m'a permis de cheminer dans la vie, notamment lorsque j'ai décidé de m'établir dans un pays étranger comme le Groenland. Je n'aurais pu survivre dans ce lieu sans me connaître intimement, et sans un profond sens de mon histoire et de mon identité. J'aurais pu facilement me sentir égarée dans un lieu possédant une langue qui lui est propre, et qui évoque un monde bien différent.

La plupart des gens de l'Arctique canadien tiennent le Groenland en haute estime. Je voyais également le Groenland comme un lieu très prestigieux et exotique, possédant un dialecte groenlandais très intéressant jumelé à des paysages, de la musique et des vêtements de grande beauté. À mon arrivée ici, je ne comprenais rien en kalaallisut ou en danois. Il était difficile de trouver un emploi en raison de cette barrière linguistique, mais je ne pouvais comprendre que quelques mots de base comme les couleurs, les parties du corps et quelques mots courants comme *sila*, *nuna*, *inuk*, *niqit* et ainsi de suite. Cela m'a posé un énorme défi. Il m'est arrivé de pleurer, et de vouloir rentrer à la maison, car je me sentais très petite et si différente. Mais, je savais que cela

était lié à la méconnaissance de la langue. Je n'avais pas la même confiance en groenlandais qu'en inuktitut et en anglais! Je n'avais pas envie d'apprendre le danois. Je n'avais aucune tolérance pour cette langue, même si mon ami est originaire du Danemark. Je peinais au début à apprendre le groenlandais. Puis, au fil du temps, au contact d'amis, en participant à des événements comme des concerts et des dîners et surtout au travail, j'ai commencé lentement à me sentir à l'aise dans un milieu de langue groenlandaise. J'ai décidé de ne pas me forcer pour apprendre, car je voulais le faire sans pression. J'ai ri lorsqu'une amie originaire du Chukotka m'a dit qu'elle apprenait le groenlandais lors de nos réunions du personnel. Je lui ai demandé de manière perplexe et avec grande curiosité comment elle s'y prenait. Elle m'a répondu dans son anglais approximatif : « Parce qu'ils parlent toujours de la même chose à toutes les rencontres. » Parfois, il suffit de porter attention de manière détendue, puis l'apprentissage se fait par lui-même.

J'ai pu parfaire ma connaissance du groenlandais de manière un peu accidentelle, ou était-ce le fruit du destin, je ne sais trop. J'habitais à Montréal depuis six mois en 2008 afin de poursuivre des études en littérature anglaise à l'Université Concordia. Pendant ce temps, mon conjoint et notre fils étaient demeurés au Groenland. Je croyais être capable de m'habituer à une telle vie, mais j'ai rapidement constaté que j'avais la nostalgie de Nuuk beaucoup plus que de la vie au Canada. Je m'étais habituée à la culture européenne du Groenland. Je trouvais le mode de vie nord-américain plus oppressant. Je m'étais habituée à l'ouverture d'esprit des Kalaallit et des Danois. Je m'ennuyais de leur musique. Je regardais parfois YouTube pour écouter des chansons en groenlandais, et j'éprouvais un vif désir de retourner au Groenland. Je me sentais limitée, même si je vivais dans une ville offrant beaucoup de diversité. Me sentant quelque peu claustrophobe à Montréal, je suis retournée à Nuuk.

Cela peut ressembler à un conte de fées, mais soudainement je comprenais le groenlandais, et je pouvais dire et même écrire des phrases. La plus grande partie de mon temps à Nuuk se passe auprès de jeunes élèves et d'enseignants, ce qui a certainement contribué à mon adaptation à la culture groenlandaise. On dit que les enfants sont les personnes les plus honnêtes sur Terre, ce qui est vrai. Ils corrigent mes mots ou mes phrases, mais sans critique négative. Parfois ils rient ou se moquent gentiment de moi, mais je ris avec eux. Je leur dis que tout comme eux qui apprennent l'anglais, j'apprends le kalaallisut. Nous nous rencontrons toujours à mi-chemin. Mes élèves, qui sont également mes principaux enseignants, me posent beaucoup de questions au sujet de l'inuktitut et des Inuits du Canada. La phrase que j'entends le plus fréquemment est « Parle-nous en inuktitut! » Lorsque je parle en inuktitut, ils rient, car ils disent que cela ressemble à un langage d'enfant. Ce qui est le cas lorsque le kalaallisut est votre langue maternelle. C'est pourquoi il est plus difficile pour un locuteur de l'inuktitut d'apprendre le kalaallisut que l'inverse.

J'ai encore de la difficulté à prononcer correctement les mots en kalaallisut, et je continue de pratiquer, même si cela ressemble parfois à un langage d'enfant. Je tiens à m'exprimer. Je veux qu'on m'entende, et je veux entendre ce que les autres ont à dire. Je me pose parfois des questions au sujet de mon identité. Suis-je une Inuk qui parle le groenlandais ou l'inuktitut, car j'ai oublié certains mots en inuktitut, et je m'exprime maintenant plus facilement en groenlandais. Selon moi, le kalaallisut est une langue plus complexe que l'inuktitut. J'aimerais parfois que ma famille et mes amis puissent comprendre ce que je dis lorsque je m'exprime en groenlandais, car cela m'apparaît plus complexe et mélodieux. La musique au Groenland est remplie de poésie. En comprenant la musique, je crois qu'on comprend mieux les gens, car ce moyen d'expression est très prisé. La langue est sans contredit notre principal moyen d'expression pour livrer nos pensées et nos sentiments, pour affirmer qui nous sommes.

and clothes. When I first moved here, I understood nothing in Kalaallisut or even in Danish. I could not get a job easily because I could not speak, but I could understand some basic words such as colours, body parts and day to day words such as *sila, nuna, inuk, niqit* and so on. It was a great struggle for me and at times, I used to cry, wanting to go back home, feeling very peculiar and small. But, I knew it was from my lack of confidence in the language. I did not have the same confidence as I had in Inuktitut and English with Greenlandic! I did not even want to learn Danish; I had zero tolerance for it even though my boyfriend is from Denmark. I could hardly even learn Greenlandic. Through time, through friends and shared events such as concerts and dinner parties and especially at work, I slowly started to feel comfortable in a Greenlandic-speaking setting. I decided I would not force myself to learn, I would learn without pressuring myself. I laughed one time when my Chukotkan friend said, “Yeah, I am learning Greenlandic in our staff meetings,” so with great wonder and curiosity, I asked her how she was learning. She replied in her broken English accent, “Because they talk about the same thing every time.” Sometimes, one just has to sit back and relax, and then the learning comes by itself.

Another way of learning Greenlandic was somehow either an accident, or was it just meant to be, I don't know. I had been living in Montreal for half a year in 2008, studying English Literature at Concordia University while my boyfriend and our son stayed in Greenland. I thought I could tackle such a life but I learned that I was more homesick for Nuuk than I thought I was for Canada. I had grown accustomed to the Greenlandic European culture. I felt suffocated to be living the North American lifestyle. I had become too used to the open mindedness of the Kalaallit and Danish people. I was missing their music; sometimes I would look at YouTube and listen to Greenlandic songs, longing to go back. I couldn't help but feel blocked, even though I was living in a city filled with diversity. Being myself felt claustrophobic in Montreal, so I went back to Nuuk.

It seems fairytale-like, but all of a sudden I could understand the Greenlandic language, all of a sudden I could say sentences and even write. The biggest part of my life in Nuuk has been around young students and teachers so that has been a factor in adapting to the Greenlandic culture. They say that children are the most honest people on Earth, and they are. They correct my sentences or words but without being critically negative. Sometimes they laugh and make fun of me, but I laugh with them. Then, I tell them that, just like they are learning English, I am learning Kalaallisut. We always meet in the middle. My students who have been my teachers the most also ask about Inuktitut and about Inuit in Canada. The most common phrase I hear is, “speak Inuktitut!” When I speak Inuktitut, they laugh because they say it sounds like a baby language. Which it does when Kalaallisut is your natural mother tongue. That is why it is harder for an Inuktitut speaking person to learn Kalaallisut than it is for a Kalaallisut speaking person to learn Inuktitut.

I still struggle with pronouncing Kalaallisut but I keep practicing, even though I sound like I'm speaking a baby language. But I want to express myself. I want to be heard. I want to hear what people think. And sometimes, I still struggle with my identity. Am I an Inuktitut-speaking or a Greenlandic-speaking Inuk? because I have forgotten many Inuktitut words and have become more comfortable in speaking Greenlandic. As I see it, Kalaallisut is very dominant compared to Inuktitut. There are times I wish my family and friends could understand what I say because it sounds so much better to say it in the Greenlandic tongue. Music in Greenland, for example, is the face of poetry. If you can understand the music, I think you can understand the people. Because that is how they express themselves the most. Because that is the entity of language, to express ourselves. To communicate our thoughts and feelings. To express who we are.

Building Relationships with Fellow Inuit

Janice Grey

This past fall, I was fortunate enough to be invited to Sorlak's annual general meeting in Sisimiut, Greenland. After travelling for two solid days through 3 different countries to reach my destination, I was met by a group of energetic and proactive young people, who shared with me, as a Nunavimmiuq, a similar language, landscape and history. Though our worlds are far removed from each other, by national borders and colonial histories, what we have in common, so powerful and so undeniable, is the fact that we are all Inuit. Kalaallisut, the Greenlandic language is indeed different from the Inuktitut we know in Canada, but there is no denying that our tongue and theirs share the same roots from centuries long passed.

Unfortunately though, our languages also face the same threat; the deterioration of the Inuit languages comes not only from English, in Canada and French in Nunavik, but also from Danish in Greenland. Though to us, as visitors to the nation, we might see that almost everything is translated into Kalaallisut, from bank machines, to milk cartons, it's still a highly colonized state, and the Danish language still finds a way to promote it's own importance, through media, often politics and business. Greenlanders have made some big steps in protecting and promoting their language though, from a highly organized and standardized education of the language to the widely consumed national television and radio station, Kalallit Nunaat Radio (KNR), the efforts are not going to waste.

Spending just over a week in beautiful Greenland, and getting to know our Inuit brothers and sisters from across the Davis Strait was a blessing that I appreciate more than anything, an opportunity I couldn't let slip, and an experience I will never forget. My only wish is that it could be easier for us as Inuit to connect more, to learn from each other and support each other. I came out of that trip with friends I will hold dear for a lifetime, and I hope that I will see them again very soon.

Photo Captions

12 Greenland in 2013. Photos: Janice Grey, on Instagram

Nunavik Youth Theater Company

Born from the Inuktiturniup Saturtaugasuarninga (Save our Language) project, the Nunavik Theater Company has grown since 2009, first with training workshops, then with the writing and realization of a play, Kautjajuk, that has been presented four times since December 2011.

Theater animation workshops tailored for young people in schools and youth houses have been delivered by Inuit animators on five occasions, and a professional training in Montreal was organized in February 2014.

The Youth Theater Company is promoting its services to KSB schools, Youth houses and regional events, in the hope that the huge potential of this project be realized.

Bâtir des liens avec les Inuits d'autres régions

Janice Grey

L'automne dernier, j'ai eu la chance d'être invitée à Sisimiut, au Groenland, pour assister à l'assemblée générale annuelle de Sorlak, le conseil des jeunes du Groenland. Après deux jours de déplacements qui m'ont menée dans trois pays différents, j'ai finalement atteint ma destination. J'ai été accueillie par un groupe de jeunes énergiques et dynamiques partageant avec moi, Nunavimmiuq, une langue, des paysages et une histoire similaires. Bien que nos territoires soient très éloignés les uns des autres et séparés par des frontières nationales et des histoires coloniales qui leur sont propres, les racines inuites que nous partageons sont sans contredit profondes et indéniables. Le kalaallisut, la langue groenlandaise, est différent de l'inuktitut parlé au Canada, mais de manière incontestable nos deux langues partagent des origines communes remontant à plusieurs siècles.

Malheureusement, nos langues sont confrontées à une menace quasi similaire. L'érosion de la langue inuite est généralement liée à l'utilisation de l'anglais au Canada et du français au Nunavik, tandis qu'elle est liée à l'utilisation du danois au Groenland. Bien qu'à nos yeux de visiteurs il semble que presque tout soit traduit en kalaallisut, depuis les guichets bancaires automatiques jusqu'aux cartons de lait, le Groenland demeure un état très colonisé, où le danois trouve moyen de s'immiscer de manière importante par l'entremise des médias, de la politique et des affaires.

Les Groenlandais ont néanmoins réalisé de grands progrès en ce qui a trait à la protection et la promotion de leur langue. Notons à titre d'exemples de préservation de la langue son enseignement très structuré et normalisé, et la grande popularité de la programmation des stations de la radio et de la télévision nationales Kalalliit Nunaat Radio (KNR).

Mon séjour d'un peu plus d'une semaine dans le magnifique territoire du Groenland m'a permis de mieux connaître nos frères et sœurs inuits qui résident de l'autre côté du détroit de Davis. J'ai apprécié au plus haut point la chance qui m'était offerte, et que je ne pouvais laisser passer. Cela m'a permis de vivre une expérience enrichissante que je n'oublierai jamais. J'aimerais qu'il soit plus facile pour les Inuits d'établir des liens plus étroits afin d'échanger et d'apprendre les uns des autres et de s'offrir du soutien mutuel. Je suis revenue de ce voyage en comptant de nouveaux amis que je vais chérir pour la vie, et que j'espère revoir très bientôt.

Légendes des photographies

12 Le Groenland en 2013. Photos: Janice Grey (sur Instagram)

La Compagnie de théâtre du Nunavik

Née du projet Inuktituurniup Saturtaugasuaminga (Sauver notre langue), la Compagnie de théâtre du Nunavik a évolué depuis 2009, tout d'abord avec des ateliers de formations, puis avec l'écriture et la production d'une pièce, Kautjajuk, qui a été présentée quatre fois depuis décembre 2011.

Des ateliers d'animation théâtrale faits pour les jeunes dans les écoles et les maisons de jeunes ont été livrés par des animatrices inuites par cinq fois, et une session de formation professionnelle a été organisée à Montréal en février 2014.

La Compagnie de théâtre du Nunavik fait la promotion de services auprès des écoles de la Commission scolaire Kativik, des maisons de jeunes, et des organisateurs d'événements régionaux, dans l'espoir de voir se réaliser l'énorme potentiel du Théâtre inuit.

Kautjajuk

La légende de Kautjajuk est universellement connue dans tous les territoires inuits. Du Groenland à l'Alaska, en passant par le Nunavik et d'autres régions nordiques, cette ancienne légende inuite est racontée sous une forme ou une autre depuis des générations. Kautjajuk, le garçon orphelin maltraité par ses grands-parents, a servi d'exemple à tous afin d'expliquer à quel point il est important de bien se traiter les uns les autres et de prendre soin des membres les plus vulnérables de nos communautés. Pour autant que nous sachions, le plus faible le plus misérable de nous, aura un jour la force surhumaine et le pouvoir d'influencer notre destin collectif. Cette version est librement adaptée de la pièce Kautjajuk d'Adamie Kalingo interprétée par la Compagnie de théâtre du Nunavik.

Kautjajuk et son frère aîné Angutjuaq devinrent orphelins à la suite d'une famine et de maladie. Leur père, Anuri, rendit son dernier souffle peu après le décès de sa femme, morte dans ses bras. Kautjajuk et Angutjuaq, éplorés de chagrin et de désespoir, repensaient sans cesse aux dernières paroles de leur père :

« Mes fils, je vais bientôt mourir. Vous devez être forts et toujours vous épauler l'un l'autre tant que vous vivrez. Allez rejoindre vos grands-parents. Ils prendront soin de vous. Bon courage, mes fils... Soyez braves! »

Les frères n'avaient pas vu leurs grands-parents depuis de nombreuses années. Il n'était pas rare chez les Inuits dans les temps anciens qu'il s'écoule de longues périodes entre les rencontres. Malgré tout ce temps écoulé, le cœur du couple plus âgé contenait bien peu d'affection pour les garçons. Ils acceptèrent néanmoins à contrecœur de prendre soin de l'un de leurs petits-fils orphelins.

« Kautjajuk, tu viendras vivre avec nous. Malheureusement, nous n'avons pas les moyens de prendre soin de vous deux. Ton frère est assez vieux, il peut trouver une femme et fonder une famille », annonça d'un ton doux la grand-mère Qitsualuk.

« Mon cher petit-fils, ta grand-mère a raison. Tu peux trouver une femme et fonder une famille. Nous allons prendre soin de ton petit frère. Tu pourras nous visiter quand bon te semblera » ajouta le grand-père Tulugak à l'intention d'Angutjuaq. Le couple plus âgé se méfiait d'Angutjuaq, et traitait Kautjajuk avec amour et affection tant que son frère aîné était dans les parages.

« Je vais demeurer ici avec nos cousins et te rendre visite lorsque les jours seront plus longs », a alors dit Angutjuaq en posant délicatement une main sur la maigre épaule de son frère.

Ainsi, Kautjajuk et ses grands-parents entreprirent leur périple de retour, le frêle garçon portant la plus grande partie des bagages sur son dos. Dès leur arrivée à l'igloo, les grands-parents de Kautjajuk commencèrent à le maltraiter. Ils tiraient avantage de sa faiblesse et de sa petite taille. Ils le battaient, le punissaient, et le nourrissaient à peine. Kautjajuk vivait dans la peur, et dormait non pas dans l'igloo avec ses grands-parents, mais dans l'entrée avec les chiens. On lui donnait à manger des restes de peau de morse si durs que même les chiens parvenaient à peine à les déchirer. Kautjajuk devait constamment mâcher, car il savait qu'il n'aurait pas d'autre morceau tant qu'il n'aurait pas terminé le premier.

La grand-mère de Kautjajuk s'asseyait confortablement dans la chaleur de l'igloo et lui donnait des ordres pour qu'il exécute ses corvées. Elle devint paresseuse et tirait grand plaisir des avantages découlant de l'asservissement de son petit-fils. Kautjajuk se hâtait de préparer la graisse servant à alimenter la lampe, de peur d'être soulevé par les narines et battu pour la moindre erreur.

Qitsualuk aimait cette forme de punition, et elle soulevait fréquemment Kautjajuk par les narines pour le faire entrer ou sortir de l'igloo. Elle le tenait parfois par le nez pendant que son mari le battait avec un fouet. À force d'être tenu si souvent de la sorte, Kautjajuk avait développé des narines surdimensionnées, une

Kautjajuk

The legend of Kautjajuk is universal across all Inuit territories. From Greenland, to Alaska, through Nunavik and beyond, some variation of this ancient Inuit story has been told for generations. Kautjajuk, the orphan boy who was mistreated by his grandparents, has served as an example for us all to treat each other right and to always consider the weakest members of our community. For all we know, the weakest, most pitiful one of us will one day have the strength of a great beast and the power to influence our collective fate. This version is loosely adapted from Adamie Kalingo's play, Kautjajuk, from the Nunavik Theatre Company.

Kautjajuk and his older brother Angutjuaq were orphaned as a result of starvation and sickness. Their father, Anuri, took his last breath soon after his wife perished in his arms. Kautjajuk and Angutjuaq wept with grief and despair as they remembered their father's final words:

"My sons, I will not live much longer. You will have to be strong and always help each other for as long as you live. Go to your grandparents. They'll take care of you. Have courage, my sons... Be strong!"

The brothers had not seen their grandparents in many years. It was not uncommon in the past for Inuit to go long periods without meeting each other. Distance had not made the hearts of the elderly couple grow fonder of the boys. However, they grudgingly accepted the responsibility of caring for one orphaned grandson.

"Kautjajuk, you will come and live with us. But unfortunately we cannot afford to take care of both of you together. Your brother is old enough, he can find a wife and start a family," his grandmother Qitsualuk said sweetly.

"My dear grandson, your grandmother is right. You can find a wife and start a family. We'll take care of your little brother. You can visit us anytime," Tulugak, the grandfather, said to Angutjuaq. The elderly couple was wary of Angutjuaq, and treated Kautjajuk with love and affection as long as his elder brother was around.

"I'll stay here with our cousins and visit you when the days are longer," said Angutjuaq, laying a gentle hand on his brother's thin shoulder.

So Kautjajuk and his grandparents set off on their journey home, with the small, weak boy carrying the bulk of the journey's weight on his frail body. Once they arrived at their igloo, Kautjajuk's grandparents began treating him badly. They took advantage of his weakness and size. They beat him, punished him, and starved him. He lived in fear, and slept, not in the igloo with his grandparents, but with the dogs in the front entrance. They fed him scraps of walrus skin, scraps so tough that the dogs could barely tear through them. Kautjajuk would chew and chew. He knew he wouldn't get another piece until he finished the first one.

His grandmother would sit comfortably in the warmth of the igloo, ordering Kautjajuk to do her chores. She became idle, and enjoyed the perks brought on by enslaving her grandson. He would hurriedly pound fat to make oil for the lamp, lest he be lifted up by his nostrils and beaten for the smallest mistakes.

Qitsualuk grew to love this form of punishment, and would frequently lift Kautjajuk by the nostrils to get him in or out of the igloo. She would hold him up by the nose while her husband beat him with a whip. She did this so often, that his nostrils grew; he became the boy with oversized nostrils and the other members of the community would mock him. At first, Kautjajuk would beg for mercy. He pleaded and prayed, and hoped and wished to end this ill treatment, but to no avail. Eventually, he gave up. He cried himself to sleep at night, hungry and cold among the dogs.

While Kautjajuk suffered, his brother Angutjuaq was in a far away land, learning from a powerful shaman, Ukpialuk. "Gaining power will take much time and dedication. First, you must walk certain paths. Always be aware. Listen for

people in need of help, you will see their needs," Ukpialuk said, as he played a soft beat on his drum.

Angutjuaq was filled with self-doubt, and expressed that to his teacher. "I have more to learn than I can comprehend. I don't know that I have these abilities you speak of."

The Shaman considered his concern, and replied thoughtfully, "You mustn't think that way. Feel your senses, and be aware of your surroundings. If you pay close attention, and listen to me, Angutjuaq, you will be stronger and more capable than I!" the shaman bellowed.

Angutjuaq was filled with a new confidence, "You're right, Ukpialuk! I must live up to my name! As the polar bears are strong and fearless, I must be too! Teach me everything you know, and I will accept your knowledge eagerly!"

As time passed, and Kautjajuk continued to suffer, Angutjuaq worked tirelessly to gain the powers of a shaman. One night, curious about his younger brother, Angutjuaq decided to fly over the land where they lived.

He looked into the igloo from above and was shocked to see his dear little brother sleeping amongst the dogs in the cold. The sight of Kautjajuk, thin with hunger and marked by abuse, infuriated Angutjuaq, and he vowed to help his brother overcome this injustice. He uttered an incantation, bringing peace to his brother's heart. Kautjajuk awoke in the night with a flush of relief in his whole body. He looked into the igloo and saw his grandparents asleep. He glared at them, hatred flowing through his heart. The incantation worked. As soon as Kautjajuk laid his eyes on the sleeping elders, they began to toss and turn, their sleep riddled with nightmares.

The next morning, exhausted from a disturbed sleep, Kautjajuk's grandparents decided to go fishing. Their foul mood manifested as excess cruelty towards the boy. "We're going to go out and fish. We won't be feeding you anything we catch, you ungrateful little brat!" Qitsualuk said. "Don't even think about leaving, if you go anywhere, we will know," she snarled.

When his grandparents set out, the community came together and mocked him, the poor orphan boy with the oversized nostrils who sleeps with the dogs! He was an easy target. Though humiliated, Kautjajuk pounded fat, with silent tears falling down his cheeks. Two women walked by and remarked at how this poor young boy looked so neglected.

"This pitiful creature! Who is he?" said one of the women, Quara.

"He's an orphan, and he's being mistreated. I didn't know that Tulugak and Qitsualuk could treat someone like this! The boy is a slave!" said the other woman, Avinngaq.

Quara approached the boy and asked, "Are you alright?"

Kautjajuk looked up from his work and told Quara and Avinngaq his situation. "You have to help me!" he pleaded, tears rushing down his face. The women, sympathetic, stayed with him for a while. One offered him a pair of warm slippers, and the other gave him a double-edged knife. They heard Tulugak and Qitsualuk returning from camp. "You must not be seen with these!" they whispered to Kautjajuk as they fled the igloo before they caused any problems.

"Thank you so much!" said Kautjajuk, grateful for their generosity. Kautjajuk hid his gifts so that his grandparents wouldn't find them. As Tulugak chopped walrus meat for the dogs, he gave Kautjajuk his usual scrap of tough, prickly walrus skin. Secretly, Kautjajuk took out the knife, and ate the skin with ease. He finished his portion right away, and his grandfather took notice.

Qitsualuk took her grandson by the nostrils and pulled him into the igloo. "How did you finish that so quickly?" she shouted at him, holding his face up to hers by his nostrils. She gave him a violent shake and Kautjajuk begged her to stop.

"What's wrong with you? I feed you generously, and you disrespect me by eating like a ravenous, hungry beast!" Yelled Tulugak.

source de moqueries pour lui dans la communauté. Au début, Kautjajuk implorait la pitié. Il plaidait et priait en espérant mettre fin aux mauvais traitements, mais en vain. Il renonça finalement, s'endormant la nuit en pleurant, affamé et pétrifié de froid parmi les chiens.

Pendant que Kautjajuk souffrait, son frère Angutjuaq vivait dans une contrée lointaine où il faisait des apprentissages auprès d'Ukpiakuk, un puissant chaman. « Il faut beaucoup de temps et de volonté pour acquérir des pouvoirs. Tu dois d'abord parcourir certains chemins en demeurant constamment aux aguets. Sois à l'écoute des gens qui ont besoin d'aide pour comprendre leurs besoins », lui expliquait Ukpiakuk tout en battant doucement la mesure sur son tambour.

Angutjuaq était rongé par le doute, et le dit à son maître. « J'ai tant à apprendre, que je crains de ne pas tout comprendre. Je doute posséder les capacités dont vous parlez. »

Le chaman entendit son inquiétude, et lui répondit de manière bien réfléchie, « Tu ne dois pas penser de cette façon. Écoute tes sentiments, et sois sensible aux choses et aux gens qui t'entourent. Si tu portes bien attention à mes enseignements, tu deviendras plus fort et plus habile que moi », déclara avec conviction le chaman.

Angutjuaq débordait maintenant de confiance. « Tu as raison, Ukpiakuk! Je dois faire honneur à mon nom! Je dois être fort et courageux comme les ours blancs! Apprends-moi tout ce que tu sais, et je vais recevoir tes connaissances avec grand intérêt! »

Le temps passait. Kautjajuk continuait de souffrir, et Angutjuaq travaillait sans relâche pour acquérir les pouvoirs d'un chaman. Une nuit, curieux de voir comment allait son frère cadet, Angutjuaq décida de s'envoler pour le visiter.

Il regarda dans l'igloo du haut des airs, et fut choqué de voir son cher petit frère dormir au froid parmi les chiens. La vue de Kautjajuk, amaigri par la faim et marqué par la violence, rendit Angutjuaq furieux, et il se promit d'aider son frère à surmonter cette injustice. Il prononça une incantation afin de ramener la paix dans le cœur de son frère. Kautjajuk se réveilla dans la nuit en éprouvant un immense soulagement qui se répandit dans tout son corps. Il regarda dans l'igloo et vit ses grands-parents endormis. Il les foudroya du regard, son cœur rempli de haine. L'incantation fonctionna. Dès que Kautjajuk posa ses yeux sur ses grands-parents qui dormaient, ceux-ci commencèrent à bouger et à tourner en raison des cauchemars qui perturbaient leur sommeil.

Le lendemain matin, épuisés par leur sommeil troublé, les grands-parents de Kautjajuk décidèrent d'aller pêcher. Leur mauvaise humeur se manifesta par un excès de cruauté envers le garçon. « Nous allons pêcher, et tu n'auras rien à manger enfant ingrat! », lui cria Qitsualuk. « Ne pense même pas à te sauver, car nous te trouverons, peu importe où tu iras », grommela-t-elle.

Après le départ de ses grands-parents, les membres de la communauté se moquèrent de lui, le pauvre garçon orphelin aux narines surdimensionnées dormant avec les chiens! Il était une cible facile. Malgré son humiliation, Kautjajuk martelait du gras, pendant que des larmes coulaient silencieusement sur ses joues. Deux femmes qui passaient par là remarquèrent ce jeune garçon qui paraissait bien négligé.

« Pauvre petit! Qui est-il? » demanda l'une des femmes, Quara.

« Il est orphelin, et il est maltraité. Je ne savais pas que Tulugaq et Qitsualuk pouvaient traiter quelqu'un de cette manière! Le garçon est un esclave! » s'écria l'autre femme, Avinngaq.

Quara s'approcha du garçon et lui demanda : « Comment vas-tu? »

Kautjajuk leva les yeux de son travail et expliqua sa situation à Quara et Avinngaq. « Vous devez m'aider! » plaida-t-il le visage mouillé de larmes. Les femmes, sympathiques, restèrent avec lui pendant un certain temps. L'une d'elles lui offrit une paire de pantoufles chaudes, et l'autre un

couteau à double tranchant. Elles entendirent Tulugaq et Qitsualuk revenir au campement. « Tu ne dois pas être vu avec ces choses! » chuchotèrent-elles à Kautjajuk avant de s'enfuir de l'igloo afin d'éviter que leur présence ne cause des problèmes.

« Merci beaucoup! », souffla Kautjajuk, touché par leur générosité. Kautjajuk cacha ses présents afin que ses grands-parents ne puissent les voir. Pendant que Tulugaq coupait de la viande de morse pour les chiens, il donna à Kautjajuk son habituel bout de peau de morse coriace. Secrètement, Kautjajuk sortit le couteau, et mangea le morceau de peau avec aisance. Son grand-père remarqua qu'il avait terminé sa maigre pitance très rapidement.

Qitsualuk prit son petit-fils par les narines et le tira dans l'igloo. « Comment as-tu terminé cela si rapidement? » lui cria-t-elle en tournant son visage vers le sien en le tenant toujours par les narines. Elle le secoua si violemment que Kautjajuk la supplia d'arrêter.

« Qu'est-ce qui ne va pas avec toi? Je te nourris généreusement, et tu me manques de respect en mangeant comme un vorace, une bête affamée! » cria Tulugaq.

Qitsualuk le laissa tomber violemment sur le sol, et Kautjajuk gémit. « Je suis désolé, je ne désobéirai plus! Je ne te manquerai plus de respect! »

Ses grands-parents semblaient contents d'eux. « Va dormir avec les chiens! » ordonna Tulugaq.

Aux premières heures de l'aube, Angutjuaq survola la communauté près du campement de ses grands-parents, ce qui provoqua une certaine perturbation. Alertés, les gens du village se rendirent à l'igloo des grands-parents pour voir ce qui se passait. Angutjuaq était de la taille d'un homme normal, mais pendant qu'il se dirigeait vers l'igloo où son frère était captif, ses pas résonnaient et secouaient le sol comme s'il y avait un tremblement de terre.

Dans l'igloo, Tulugaq et Qitsualuk tremblaient de peur. « Qu'est-ce que qui cause ce tremblement hors de l'ordinaire? » s'écria Qitsualuk. « Allons-nous mourir? »

Tulugaq réveilla violemment Kautjajuk en le tirant par les narines, et lui ordonna d'aller voir ce qui se passait à l'extérieur. Kautjajuk n'eut même pas la possibilité de répondre avant d'être poussé hors de l'igloo faisant dos au personnage hurlant et gesticulant qui effrayait tout le village. En se retournant, il fut cependant envahi par un sentiment soudain de calme, malgré les piétinements et les grognements qu'il entendait. À moment précis, il sut qu'il était délivré. Il voyait son frère, grognant comme un ours affamé, qui effrayait les gens qui l'avaient maltraité.

Angutjuaq prononça une incantation pour maudire tous ceux qui avaient fait du mal à son petit frère, puis il souffla vers Kautjajuk une sorte de nuée destinée à faire disparaître tous ses soucis. Kautjajuk s'endormit ainsi, suspendu dans les airs.

Angutjuaq se transforma alors en géant. Il fit tomber Kautjajuk sur le sol avant de lui administrer un violent coup de fouet. Kautjajuk fut saisi de surprise, mais chaque coup semblait lui insuffler une force nouvelle. Ses frères os grandissaient, et il devenait de plus en plus fort. Kautjajuk, le petit, misérable et faible orphelin devint un géant! Il grandit tant que ses narines ne semblaient plus trop larges, et ses grands-parents lui demandèrent grâce lorsqu'ils posèrent les yeux sur lui.

« Nous ne te maltraiterons plus jamais cher petit-fils! Nous le promettons! S'il te plaît, épargne-nous! » le supplèrent-ils.

Kautjajuk commença à détruire le campement. Il était deux fois plus grand que le plus grand des ours, et n'eut aucune difficulté à se faire justice parmi ceux qui l'avaient maltraité. Il tua plusieurs villageois, mais épargna ses grands-parents, car il voulait qu'ils subissent un sort pire que la mort. « Je n'ai aucune sympathie pour vous! » cria-t-il à ses grands-parents. « J'ai choisi de vous épargner la mort,

Qitsualuk dropped him violently to the floor, and Kautjajuk whimpered, "I'm sorry, I will not disobey you anymore! I will not disrespect you anymore!"

His grandparents seemed pleased with themselves. "Go and sleep with the dogs!" Tulugaq ordered.

In the early dawn hours, Angutjuaq flew over the community near his grandparents' camp, causing a disturbance. The people of the village took notice and went to the grandparents' igloo to see what was happening. Angutjuaq was the size of a normal man, but as he walked towards the igloo of his brother's enslavement, his footsteps echoed and shook as if an earthquake was upon the land.

In the igloo, Tulugaq and Qitsualuk trembled with fear. "What is that unearthly quake?!" Yelled Qitsualuk, "Are we going to die?"

Tulugaq pulled Kautjajuk violently awake by his nostrils and ordered him to go look outside. Kautjajuk didn't have a chance to respond before he was pushed out of the igloo and standing outside, his back to the shaking and bellowing that was scaring the whole village. As he turned around, though, he was met with a sudden feeling of calm, despite the stomping and growling he could hear. In that moment, he knew that he was safe. He saw his brother, growling like a starving bear, and scaring the people who mistreated him.

Angutjuaq was uttering an incantation to curse all those who had harmed his little brother. The Shaman blew a fog towards Kautjajuk, one that would make all his worries subside, and Kautjajuk fell asleep and was suspended in the air.

Angutjuaq transformed himself into a giant and dropped Kautjajuk to the ground, then gave him a violent lashing with a whip. Kautjajuk was shocked, although with every strike, he could feel a new strength entering his body. His frail bones grew large and he became strong. Kautjajuk, the small, pitiful, weak orphan boy, became a giant! He grew so large, his nostrils didn't seem unusual anymore; so large, his grandparents begged for mercy when they laid eyes on him.

"We will never mistreat you again, grandson! We promise! Please spare us!" they begged and pleaded.

Kautjajuk began to destroy the camp. He was twice the size of the biggest bear and had no problem bringing justice upon those who had mistreated him. He killed many of the villagers, but spared his grandparents, for he wished upon them a fate worse than death. "I have no sympathy for you!" Kautjajuk yelled at his grandparents. "I choose to spare you from death, and you will live as long as you should, suffering, cold, and hungry, with no oil for your lamps and no food for your dogs! You will never know peace again!" Kautjajuk said.

He turned to face the villagers, "Quara and Avinngaq will also be spared. They have been kind to me, and helped me when all others mocked me. They will live long and happy lives." He turned back to his grandparents, "You will suffer as I have. You'll live in despair, destitute and hopeless, and I will live on in the memory of our people. My face will be carved into the rocks for all future generations to see!"

Kautjajuk, the giant, lived a long and happy life. His grandparents grew old quickly, and lived the rest of their lives amongst the dogs. They no longer had the ability to take care of themselves, which in those days was a fate worse than death itself.

Photo Captions

- 13 Kathy Tukkiapik and Pauyungie Nutaraaluk, October 2013. Photo: Robert Fréchet
- 14,15,16 Kaujjajuk play in Inukjuak, October 2013. Linda Kowcharlie in the role of Kaujjajuk, Kathy Tukkiapik as the brother-shaman, Joanasie Yaaka as the grandfather and Pauyungie Nutaraaluk as the grand-mother. Photo: Robert Fréchet

Retrieving Real Inuktitut

By Zebedee Nungak

There's never going to be any substitute for actually living the Inuit life as a way for people to retain the Inuktitut language completely. That life passed more than a generation ago, and was replaced by the modern "civilization" we're living in today. But instead of lamenting the true Inuit life which is gone for good, it's worthwhile to take a stock of the ways it's still possible to have encounters with real Inuktitut, even in this day and age. Inuktitut's survival depends very much on this.

A few years ago, somebody slightly older than myself asked me if I knew what the word *tummiluttuq* meant. At the time, my mind was totally blank on the word's meaning, and I admitted as such. Then, before the person who asked the question started explaining its meaning, I took mind back to boyhood times. We were wearing sealskin kamii, playing in the water despite our mothers' exhortations, getting our boots thoroughly wet.

Working my thought process backward in slow motion to Eskimo days, the meaning of *tummiluttuq* came back to me vividly. It had been more than five decades since my kamii had been soaked, their soles helter-skelter, no longer aligned with the feet of an extremely active boy. *Tummiluttuq* is a word hardly ever used anymore. The soles of modern footwear no longer go helter-skelter on us; a concession of Inuktitut vocabulary caused by a revolution in footwear.

A complimentary statement is often made about people who have a better-than-usual command of Inuktitut: "He/she grew up under the guidance of an elder. Therefore, his/her command of Inuktitut is uncommonly good." Such people always seem careful to acknowledge the source of their knowledge. I've never heard anybody boast about how good his/her Inuktitut vocabulary has always been. Knowledge sources and mentors are always spoken of well.

Many such knowledgeable people are not even very old. Their expertise is unused Inuktitut insurance, and a dormant treasure that has to start being systematically utilized. Another necessary resource that has to be tapped – and urgently – is that of Inuit Elders who have lived the True Inuit Life. In observing Elders just being themselves, one can be hit hard by the realization of how much Inuktitut vocabulary has been lost in the last fifty years...

We better hurry up and get serious fast about retrieving this knowledge and vocabulary from our Elders.

Photo Captions

- 17 Zebedee Nungak, October 2013. Photo: Robert Fréchet

Our Rich and Unique Inheritance

Elizabeth Annahatak

At this time in our history, the younger generation is faced with a tough challenge. The internet and other technology are widely used by our young people, but everything is in other languages except for Inuktitut. Our language has been challenged by this, and especially with reading and writing in Inuktitut, which is not a common practice among many young people. We often take the easy way, reading things in English in order to quickly understand what we are reading, even when Inuktitut version is available. At times, I find myself wondering how much longer our syllabic writing system will survive. I wonder if it might have faded already. Roman orthography has taken over among youth today. We will need to find ways to keep our language strong for it to thrive.

et vous vivrez aussi longtemps que vous le devrez dans la souffrance, le froid et la faim, sans huile pour vos lampes et sans nourriture pour votre chien! Vous ne connaîtrez plus jamais la paix! » décréta Kautjajuk.

Il se tourna vers les villageois, « Quara et Avinggaq seront également épargnées, car elles ont été gentilles avec moi, et m'ont aidé quand tous les autres se moquaient de moi. Elles vivront une longue vie heureuse. » Il se tourna vers ses grands-parents. « Vous souffrirez comme moi. Vous vivrez dans le désespoir, la misère et l'affliction, et je vivrai dans la mémoire des gens. Mon visage sera gravé dans la roche afin que toutes les générations futures puissent me voir! »

Kautjajuk le géant vécut une vie longue et heureuse. Ses grands-parents vieillirent très rapidement, et vécurent le reste de leur vie parmi les chiens. Ils n'avaient plus la capacité de prendre soin d'eux-mêmes, ce qui à cette époque était un sort pire que la mort.

Légendes des photographies

13 Kathy Tukkiapik et Pauyungie Nutaraaluk, Octobre 2013. Photo : Robert Fréchette

14,15,16 Représentation de la pièce Kautjajuk à Inukjuak, Octobre 2013. Linda Kowcharlie dans le rôle de Kautjajuk, Kathy Tukkiapik dans celui de son frère, le shaman, Joanasie Yaaka est le grand-père et Pauyungie Nutaraaluk la grand-mère. Photo : Robert Fréchette

À la recherche du vocabulaire inuktitut ancien

Zebedee Nungak

Rien ne remplacera jamais l'expérience du véritable mode de vie traditionnel des Inuits pour préserver la connaissance intégrale de l'inuktitut. Ce mode de vie ancien a pris fin il y a plus d'une génération pour céder la place à la « civilisation » moderne que nous avons désormais adoptée. Au lieu de déplorer la disparition de ce mode de vie révolu, il serait plus opportun d'examiner les moyens qui s'offrent à nous afin de préserver un vocabulaire inuktitut parfois oublié, car la survie de notre langue dépend beaucoup de nos efforts à cet égard.

Il y a quelques années, une personne un peu plus âgée que moi m'a demandé si je connaissais le sens du mot *tummiluttuq*. Sur le coup, ce mot n'évoqua rien pour moi, comme il m'a bien fallu l'admettre. Puis, avant que la personne qui me posait la question commence à en expliquer le sens, mes souvenirs se sont portés vers l'enfance. Nous portions des kamiit en peau de phoque, jouant dans l'eau malgré les exhortations de nos mères, mouillant ainsi nos bottes d'un travers à l'autre.

En remontant lentement le temps jusqu'à cette époque de vie esquimaude, le sens du mot *tummiluttuq* m'est revenu très clairement. Je me revoyais cinquante ans plus tôt portant des kamiit complètement trempés munis de semelles tout de travers qui n'étaient plus alignées avec les pieds d'un jeune garçon extrêmement actif. *Tummiluttuq* est un mot très rarement utilisé de nos jours. Les semelles intérieures des chaussures modernes ne vont plus dans tous les sens comme dans le passé, un exemple de perte de vocabulaire inuktitut découlant d'une révolution dans la fabrication des chaussures.

On entend souvent des remarques élogieuses au sujet des personnes qui possèdent une très bonne maîtrise de l'inuktitut : « Il ou elle a grandi en recevant les conseils d'un aîné ou d'une aînée. Il n'est pas étonnant qu'il ou elle maîtrise si bien l'inuktitut. » Ces personnes semblent toujours prendre soin de mentionner la source de leur savoir. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se vanter de ses compétences en inuktitut de manière désincarnée. Les sources du savoir et les mentors sont toujours cités avec bienveillance.

Plusieurs personnes possédant une excellente maîtrise de l'inuktitut ne sont pas très vieilles. Leur expertise constitue une source inexploitée de connaissances, un trésor latent que nous devons utiliser sans tarder de manière systématique. Nous devons également, de manière urgente, recueillir l'information détenue par les aînés ayant vécu le véritable mode de vie inuit. En observant simplement les aînés dans leurs activités courantes, il est impossible de ne pas réaliser à quel point le vocabulaire inuktitut s'est érodé au cours des cinquante dernières années...

Nous devons sans plus tarder compiler toutes les connaissances et le riche vocabulaire que peuvent encore nous transmettre nos aînés.

Légendes des photographies

17 Zebedee Nungak, Octobre 2013. Photo : Robert Fréchette

Notre riche et unique héritage

Elizabeth Annahatak

A cette époque charnière de notre histoire, la plus jeune génération est confrontée à un défi de taille. L'Internet et d'autres technologies largement utilisées par les jeunes sont accessibles dans presque toutes les langues, sauf l'inuktitut. Notre langue, tout particulièrement sous sa forme écrite, s'érode progressivement chez plusieurs jeunes Inuits. Nous choisissons souvent la voie de la facilité en lisant des textes en anglais afin de comprendre rapidement même lorsqu'une version en inuktitut est disponible. Parfois, je m'inquiète de la survie de notre système d'écriture syllabique, car il semble déjà avoir commencé à disparaître. L'orthographe romaine semble désormais s'imposer chez les jeunes. Nous devons trouver des façons d'assurer la vivacité de notre langue forte pour qu'elle demeure forte.

Toutefois, malgré un sentiment de perte et de grand défi, je ressens également de l'espoir, car de plus en plus de dirigeants et d'aînés font activement la promotion de notre langue et de notre culture. Ces activités de sensibilisation ont permis d'éveiller la conscience d'un grand nombre de jeunes à l'égard de cet enjeu vital.

Nous, les plus jeunes, utilisons un vocabulaire inuktitut trop souvent approximatif, mal construit, comme le constatent nos aînés. Toutefois, nous sommes de plus en plus sensibilisés à l'enjeu de la survie de notre langue et aux efforts que nous devons consacrer pour retrouver ce qui a été perdu. La présence de représentants d'Avataq lors des rencontres de jeunes permet de transmettre un message de grande importance concernant la protection et la promotion de notre langue et de notre culture. Toutefois, d'autres personnes doivent aussi unir leurs efforts à ceux déployés par Avataq. Plusieurs résidents du Nunavik, notamment les aînés qui sont encore parmi nous, devraient être mis à contribution afin de nous transmettre leur savoir et leurs connaissances de l'histoire.

Plus l'enseignement qu'on nous offre est bien structuré, plus nous y portons attention et devenons sensibilisés à son importance. L'éducation joue un rôle clé pour nous aider à comprendre la richesse de notre langue et de notre culture. Je crois que les jeunes sont avides d'acquiescer des connaissances au sujet de notre histoire, ce qui les incite à consacrer d'importants efforts à la mise en pratique de nouvelles connaissances. Il faudra faire preuve de détermination constante afin de promouvoir notre culture auprès des jeunes dans le but de maintenir sa vivacité. L'absence d'une telle détermination aurait pour effet d'affaiblir notre soif d'apprendre en raison des nombreuses distractions de la vie courante. Par conséquent, il faudra constamment effectuer de gentils rappels concernant l'importance de notre culture lors de conversations individuelles et d'activités collectives et régionales.

But although I feel a sense of loss and challenge, I also feel a sense of hope because more leaders and Elders have been promoting our language and culture more visibly. More awareness about the importance of preserving them has helped awaken many of us that we must keep our language.

We who are younger speak a far more broken Inuktitut and do not use 'strong words' (as our Elders would say it) but we are awakening to the fact that our language must survive and that we must work to regain what has been lost. What has been helpful to get this message across is having people, especially from Avataq come to places where youth gather to promote our language and culture. It would be really neat if our people did not rely only on Avataq for this. We have many people across Nunavik, including Elders who are still with us, who can take their place and pass down history to us.

The more intentionally we are taught, the more open attention is paid to our language, the more it helps us become aware. Education plays a key role in helping us understand the richness of our language and culture. I think there is also a sense of hunger among youth to learn more about our Inuit history nowadays, and by learning about our history, we seem to put more effort into practicing what we've learned. It will take constant determination and constant promotion of our culture to the young to help keep it strong. Not doing this will only weaken our hunger to learn, because there are distractions. Therefore, we should all kindly and constantly be reminded through conversations individually, collectively, and regionally.

As for myself, hearing from Elders and leaders who promote our culture and teach about our Inuit history, I've grown to know how rich our inheritance is, how unique our language is, and how that is what makes us who we are. We must keep this education going if we want to inspire our youth to speak our Inuktitut language proudly, and challenging us to learn it.

Photo Captions

- 18 Elizabeth Annahatak. Photo : Makivik

Father Nature

Mary Paningajak Alaku — An Artist Residency in Montreal, October 12 – December 28, 2012

Based on the report written by

Kathryn Delaney and Mary Paningajak Alaku

I'm Mary Paningajak Alaku, a visual artist from Ivujivik. My creative journey began as a little girl watching my father, Tivi Paningajak, carving and printmaking. Also my aunt and siblings were always making things out of different materials and found objects. I remember their patterns for clothes that can withstand arctic weather using caribou, seal, polar bear, etc. As a youth I was shy to share my creative vision. I would often hide in the closet when I worked making art. Today, I am proud about being an artist. I enjoy sharing my artistic vision with my family and a wider audience.

In 2012, *Nunavik Fund for Arts and Literature* gave me a grant for an artist residency in Montreal. That residency has given me renewed confidence in my ability as a professional artist. In a studio apartment located near the old port of Montreal I was within walking distance of the St. Laurence River. Many mornings I sketch outdoors while enjoying the sun and wind next to the river. Most of time I worked in my studio on ink drawings, acrylic painting, storybook making and printmaking.

I titled my residency *Father Nature* because it allowed me the time and space to revisit important events in my life growing up with my father. Being away from my community for 2 months and living in Montreal as a professional artist,

I gained an important perspective on what subjects and images I want to communicate in my art, sometimes difficult images from personal stories. Away from Ivujivik I drew from these images and ideas I have held onto for many years. Images that have left a lasting impression on me, which I have always felt, needed one day to be share with others.

During my residency I was invited to speak at Coopérative Lez Arts and La Centrale galerie Power House. I presented my recent artworks explaining the creative process behind my images. The opportunity to speak publicly about my art was good for sharing my artistic vision and creative process with others. I felt supported by the artistic community in Montreal.

My artist residency accomplished a great deal in a relatively short period. As an artist I developed my public speaking skills, I learned new textile screen-printing and acrylic painting techniques. I enhanced my professional artistic vision and career. I bought art supplies, eyeglasses and a personal computer. I have learned with these items, I am able to communicate on the Web as a contemporary Inuit artist. Montreal was a time for learning on many levels, most importantly taking time to make my art. In the future I'm interested in developing a program to teach silk-screen textile printmaking techniques in my community.

Artists grants and residencies are available. Get the information at the Aumaaggiivik Art Secretariat of Avataq: beatricedeer@avataq.qc.ca

Photo Captions

- 19 Textile screen printing at Otilie's Douglas- Fodor's studio. Photo: Kathryn Delaney
- 20 Mary at the artist workshop Atelier Circulaire in Montreal, during her residence. Photo: Kathryn Delaney
- 21 Artwork by Mary Paningajak Alaku, 2012. Ink and acrylic paint.
- 22 Ullasijuq. Mary Paningajak Alaku, 2012. India ink. Photo: Avataq
- 23 Inuullamilu. Mary Paningajak Alaku, 2011. Stencil.

A Tale of Two Muskets

Susan Lofthouse

From time to time, the archaeology department at Avataq Cultural Institute receives donations of artifacts that have been found by people while out on the land. By sending the artifacts to Avataq, people can be sure that they will be preserved and available for all Nunavimmiut to come and view them. In the last 4 years, we were fortunate to receive the donations of not one, but two 19th century trade muskets that had been discovered by hunters in the Ivujivik area. One (see Fig. 1) was donated to Kativik Regional Government by Jimmy Audluluk in 2010, and they in turn passed it on to Avataq. More recently, in 2013, Juanasi Mark donated a very similar gun (see Fig. 2) to Avataq. They are both typical trade guns that were carried as stock in the Hudson Bay Company trading posts. These guns were commonly called 'North West' guns, because they were largely designed for trade in what was then referred to as the North West Territory. The North West gun has been described as 'a gun made for the north country'¹. Their price apparently remained fixed for a long time at 20 beaver skins² (a beaver skin being the unit of currency, known as 'Made Beaver', used by the HBC trading posts – all other pelts held value measured in relation to the beaver skin).

The musket donated in 2013 is stamped with the year 1886 (see Fig. 3); any marks on the gun received in 2010 have been obscured by rust – but their similarity indicates that they are probably very close in age. The gun received in

Quant à moi, le fait d'entendre des aînés et des dirigeants parler avec passion de notre culture et de notre histoire m'a permis de prendre conscience de la richesse de notre patrimoine et du caractère unique de notre langue, et de réaliser à quel point cela s'inscrit au cœur de notre identité. Nous devons poursuivre cet enseignement afin d'inspirer les jeunes et les inciter à apprendre et à parler l'inuktitut avec fierté.

Légendes des photographies

18 Elizabeth Annahatak. Photo : Makivik

Père nature

Mary Paningajak Alaku — Artiste en résidence à Montréal,
12 Octobre – 28 Décembre 2012

Rédigé à l'aide du rapport préparé par

Kathryn Delaney et Mary Paningajak Alaku

Je suis Mary Paningajak Alaku, une artiste visuelle d'Ivujivik. Mon parcours créatif a commencé alors que petite fille j'observais mon père, Tivi Paningajak, lorsqu'il sculptait ou produisait des gravures. Ma tante et les membres de sa famille étaient toujours affairés à fabriquer quelque chose à partir de divers matériaux ou objets trouvés. J'ai en mémoire les patrons qu'ils utilisaient pour confectionner des vêtements en peau de caribou, de phoque ou d'ours blanc pouvant résister aux intempéries de l'Arctique. Dans ma jeunesse, j'hésitais par timidité à partager ma vision créatrice. Je me réfugiais souvent dans un placard pour produire mes œuvres d'art. Aujourd'hui, je suis fière d'être une artiste. J'aime partager ma vision artistique avec les membres de ma famille et un plus vaste auditoire.

En 2012, le *Fonds du Nunavik pour les arts et la littérature* m'a accordé une bourse d'artiste en résidence à Montréal. Cette résidence a renforcé ma confiance dans mes capacités en tant qu'artiste professionnelle. Logée dans un studio appartement situé à proximité du vieux port de Montréal, j'étais à distance de marche du fleuve Saint-Laurent. J'ai souvent dessiné des esquisses à l'extérieur sous le soleil et la brise du matin près du fleuve. La plupart du temps, je travaillais dans mon studio à exécuter des dessins à l'encre, des toiles à l'acrylique, des livres d'images ou des gravures.

J'ai intitulé ma résidence *Père nature*, car elle m'a offert le temps et l'espace pour réfléchir à certains événements importants partagés avec mon père dans ma jeunesse. Ces deux mois de vie artistique professionnelle à Montréal, loin de ma communauté, m'ont permis d'élaborer une nouvelle perspective quant au contenu et aux images que je souhaite communiquer dans mon art, incluant parfois des images difficiles associées à des histoires personnelles. Loin d'Ivujivik, des images et des idées qui m'habitaient depuis de nombreuses années ont guidé mon travail. J'avais toujours senti qu'il me serait nécessaire un jour de partager avec d'autres ces images m'ayant laissé une impression si durable.

Pendant ma résidence, on m'a invitée à prendre la parole à la Coopérative Lez Arts et à La Centrale-Galerie Power House. J'y ai présenté mes œuvres récentes, expliquant le processus créatif ayant mené à leur réalisation. L'occasion qui m'a été offerte de parler publiquement de mon art m'a permis de partager ma vision artistique et mon processus créatif avec d'autres personnes. Je me suis sentie soutenue par la communauté artistique de Montréal.

J'ai accompli beaucoup de choses au cours de la période relativement courte de ma résidence. J'ai notamment développé mon aptitude à m'exprimer en public, et j'ai appris de nouvelles techniques d'impression sérigraphique sur tissu et de peinture à l'acrylique. J'ai renforcé ma vision artistique et ma carrière professionnelle. Je me suis également procuré du matériel d'artiste,

des lunettes et un ordinateur personnel qui me permet désormais de communiquer sur le Web à titre d'artiste inuite contemporaine. Ce séjour à Montréal a été un temps d'apprentissage à bien des égards au cours duquel j'ai pu me consacrer à la pratique de mon art. Je souhaite à mon retour développer un programme d'enseignement de la technique d'impression sérigraphique sur tissu dans ma communauté.

Des bourses pour artistes ainsi que des résidences sont disponibles.

Renseignez-vous auprès du Secrétariat des arts Aumaaggiivik chez Avataq:

beatricedeer@avataq.qc.ca

Légendes des photographies

- 19 Sérigraphie sur textile, au studio Ottilie Douglas-Fodor. Photo : Kathryn Delaney
- 20 Mary à l'atelier d'artiste Atelier Circulaire à Montréal, pendant sa résidence. Photo : Kathryn Delaney
- 21 Oeuvre de Mary Paningajak Alaku, 2012. Encre et peinture acrylique.
- 22 Ullasijuq. Mary Paningajak Alaku, 2012. Encre de chine. Photo : Avataq
- 23 Inuullamilu. Mary Paningajak Alaku, 2011. Pochoir.

L'histoire de deux mousquets

Susan Lofthouse

Le Service d'archéologie de l'Institut culturel Avataq reçoit parfois des dons d'artefacts trouvés par des individus sur le territoire. La remise de ces objets à Avataq permet de les conserver dans un lieu adéquat et accessible à tous les Nunavimmiut. Au cours des quatre dernières années, nous avons eu la chance de recevoir non pas un, mais deux mousquets du 19^e siècle trouvés par des chasseurs dans la région d'Ivujivik. L'un de ces mousquets (Fig. 24) a été donné en 2010 par Jimmy Audlaluk à l'Administration régionale Kativik qui, à son tour, l'a remis à Avataq. Plus récemment, en 2013, Juanasi Mark a fait don d'un fusil très similaire (Fig. 25) à Avataq. Il s'agit dans les deux cas de fusils de traite typiques comme on en trouvait dans tous les postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces armes étaient communément appelées fusils « Northwest », car elles étaient surtout conçues pour être utilisées dans les Territoires du Nord-Ouest. Le fusil Northwest a été décrit comme « une arme conçue pour les territoires nordiques. »¹ Leur prix est apparemment demeuré fixe pendant une longue période, soit l'équivalent de 20 peaux de castor.² La peau de castor était utilisée à l'époque comme unité de monnaie connue sous le nom de « plue », une expression désignant une peau de castor de bonne qualité. Cette monnaie était utilisée dans les postes de traite de la CBH où la valeur de toutes les autres peaux était établie par rapport à la peau de castor.

Le mousquet donné en 2013 porte une estampille de l'année 1886 (Fig. 26). Les marques du mousquet reçu en 2010 ont été effacées par la rouille, mais les similarités entre les deux armes indiquent qu'elles datent probablement de la même époque. Le fusil reçu en 2013 a été fabriqué par Hollis & Sons, l'une des nombreuses fabriques d'armes à feu de Londres (également de Birmingham) qui produisaient les fusils vendus dans les postes de traite de la CBH. La marque du fabricant n'est pas visible sur le fusil reçu en 2010, il est donc impossible de l'identifier de manière précise, car les fusils de traite étaient de styles très semblables peu importe le fabricant. Les deux mousquets possèdent des percuteurs (Fig. 26) et datent d'une époque où les fusils à silex, munis de percuteurs (ou « chiens ») assortis d'une pierre de silex taillé (Fig. 27), tombaient en désuétude en faveur de nouveaux mécanismes de percussion. Un fusil très semblable a été présenté dans

2013 was manufactured by Hollis & Sons, one of a number of firearms companies from London (as well as Birmingham) who supplied the HBC trading posts with guns. Since no maker's mark is visible on the gun received in 2010, it is not possible to definitively identify the manufacturer, as the trade gun was remarkably consistent in style regardless of maker. Both muskets feature percussion hammers (see Fig. 3) and date to a period when the flintlock guns, which used a hammer (or 'cock') that held a chipped flint stone (see Fig. 4), were falling out of use in favour of percussion hammer mechanisms. A very similar gun appeared in a 2007 edition of Nunatsiak News, which reported on a musket that had been found 20 years previously in the Kangiqsualujuaq area by Tommy Stanley Annack³.

In 1886, the year that the gun donated by Juanasi Mark was manufactured, the closest trading posts available to Nunavimmiut were at Fort Chimo (Kuujjuaq), Little Whale River (Qilalugarsiuvik) and Great Whale River (Kuujjuarapik): the gun may have travelled to the Ivujivik area from either side of Ungava peninsula. Inuit were known to have sent sled teams all along Hudson Strait and down western Ungava Bay in order to trade annually at Fort Chimo. Hollis & Sons began to supply HBC in 1879, and rapidly established themselves as a key supplier to the Company. HBC records for the Fort Chimo (Kuujjuaq) trading post show that during 1880-1887, roughly half of their flintlock trade guns were supplied by Hollis & Sons⁴ (although these were the final years that flintlock guns were in demand). A note in the HBC archives, dated 1887, stated that the 1886 sample of Hollis & Sons North West percussion guns that had been sent to Fort Chimo was well-liked by hunters, and the post manager requested that more of the same be sent in the next shipment⁵. On the Hudson Bay side, Little Whale River experienced visits from northern Inuit until it closed in 1890. After this, trade was diverted to Great Whale River, although the post manager there wrote in 1891 that many Inuit hunters had been redirecting their trade to Fort Chimo after the closure of the Little Whale River post⁶. The same post report listed an inventory that included 6 flintlock Northwest guns, 94 percussion Northwest guns, and 30 powder horns for carrying the musket gunpowder.⁷

The muzzle-loaded shotgun, in which gunpowder and shot was 'rammed' down the barrel using the attached wooden ramrod (see Fig. 5-6), remained the preferred gun type in the north for many years. This type of gun was eventually replaced by the breech-loaded repeating guns that fired cartridges, but the musket remained sought after at the trading posts long after its use had waned elsewhere. The HBC continued to stock muzzle-loaded shotguns up until 1936. An article in a 1941 edition of the 'The Beaver', the HBC journal, told that they had received a request that year for two such guns, which had only recently been discontinued⁸. The reason for the musket's sustained popularity was probably because it allowed greater flexibility in the type of ammunition that could be used. If a hunter ran out of shot, other types of projectiles could be improvised and substituted for it while out on the land – something that could not be done with a gun that relied upon cartridges.

The tell-tale mark of an HBC trade gun was the brass serpent sideplate (see Fig. 7-8). This style dates back to one of the earliest guns that were sent out to North America, the Queen Anne light musket. It was distributed through the first trading posts at the bottom of James Bay in the late 17th/early 18th centuries. The Queen Anne light musket was the preferred gun of the British Army until it was replaced by the standard Brown Bess musket around 1705; after this, there was a surplus of the older models and many of these were sent out as trade items through the British Empire⁹. The serpent sideplate became synonymous with a high-quality trade gun and hunters sought its presence, so manufacturers continued to include it on guns designed for the HBC. This mark was in such demand that other trading companies, even in the U.S., began to request that their suppliers also adopt the serpent sideplate.

Another distinctive feature of the trade gun was the larger trigger guard, which had apparently been specifically requested by hunters to allow for the use of two fingers in pulling the trigger. A letter from the Fort Albany HBC trading post to London, dated 1740, explicitly forwarded this desire for a larger trigger guard.¹⁰ The musket donated to us in 2010 has the original (rusted) iron trigger guard (see Fig. 9), however the musket more recently donated has one that appears hand-cut and made of some kind of copper alloy (see Fig. 10). Presumably the original guard had broken and an improvised one was fitted. With post supplies only arriving once every year, or sometimes even every two years, it would have been necessary for hunters to be able to fix guns themselves whenever possible. It was for this reason that flint muskets also remained in use as trade guns long after they had become obsolete elsewhere, as it was much easier for a hunter to knap and replace a flint than obtain a replacement brass or copper cap for a percussion mechanism.

Also typical of the trade gun was a shorter barrel, which is sometimes seen to have been sawn off. It was quite common for the barrels of these guns to explode, and then they would be reused after sawing off the damaged section. The musket found by Juanasi Mark (2013 donation) has a barrel that appears broken (blown off?) at the end and is 9 cm shorter than the one found earlier by Jimmy Audlaluk (2010 donation). The end of the wooden stock is also broken off, which gives the misleading impression that the stock was shorter as well.

Trade guns found in southern Canada and the U.S. were often individualized by the owner through decorations; First Nations and Native American owners often made patterns using brass tacks, notches, inlaid beads or mirrors, or even burning. Brass tacks were especially common (see Fig. 11)¹¹. These kinds of personal touches were not observed on either of the shotguns, although on the 2013 donation a series of cross-hatched lines on the stock are visible to the rear of the percussion hammer (see Fig. 12). This may have been an original feature on the gun, and some 'fancier' models of trade guns (known as 'fine guns') that were intended as special gifts had a similar pattern created with silver wire¹². Another possibility is that the checkered grip was a modification made by the owner.

Archaeologists take every fragment of information that accompanies each artifact, and gradually fit them together to form a larger picture of people and places in time. These donations from Jimmy Audlaluk and Juanasi Mark have given us some valuable glimpses into the late 19th century: a time when Inuit were still living off the land but also engaging in economic relationships with the trading posts.

Notes

- 1 Russell, Carl. 1957 [1980 reprint]. *Guns on the Early Frontiers: a history of firearms from colonial times through the years of the western fur trade*. Berkeley: University of California Press, p.104
- 2 Piers, Sir. Charles, BT. 1934. Fire-Arms of the Hudson's Bay Company. *The Beaver*, Mar. 1934, p. 62.
- 3 http://www.nunatsiaqonline.ca/archives/2007/706/70615/news/features/70615_221.html
- 4 Gooding, S. James. 2003, p. 82
- 5 Gooding, S. James. 2003, p. 141
- 6 Hudson Bay Company Archives, Great Whale River Post Report 1891, B372-e-5 1891, p. 1
- 7 Hudson Bay Company Archives, Great Whale River Post Report 1891, B372-e-5 1891, p. 8
- 8 Gooding, S. James. 1951. HBC trade guns. *The Beaver*, Dec. 1951, p. 31
- 9 Hanson, Charles. 1955. *The Northwest Gun*. Lincoln: Nebraska State Historical Society, p. 13

une édition de 2007 du *Nunatsiak News* portant sur un mousquet trouvé vingt ans plus tôt aux environs de Kangiqsualujjuaq par Tommy Stanley Annanack.³

En 1886, l'année de fabrication indiquée sur le fusil donné par Juanasi Mark, les postes de traite les plus près pour les Nunavimmiut étaient situés à Fort Chimo (Kuujjuaq), Petite rivière de la Baleine (Qilalugarsiuvik) et Poste-de-la-Baleine (Kuujjuarapik). Le fusil trouvé dans la région d'Ivujivik peut provenir d'un côté ou l'autre de la péninsule d'Ungava. Les Inuits se déplaçaient en groupes de traîneaux à chiens le long du détroit d'Hudson et de l'ouest de la baie d'Ungava pour venir transiger chaque année au poste de traite de Fort Chimo. Le fabricant Hollis & Sons a commencé à fournir des fusils à la CBH en 1879, et s'est rapidement imposée à titre de fournisseur clé de la compagnie. Les archives de la CBH concernant le poste de traite de Fort Chimo (Kuujjuaq) indiquent qu'environ la moitié de leurs fusils de traite à silex ont été fournis par Hollis & Sons⁴ au cours de la période de 1880 à 1887 (bien qu'il s'agisse des dernières années pendant lesquelles les armes à silex étaient en demande). Une note trouvée dans les archives de la CBH, datée de 1887, indique que le modèle de fusil à percussion Northwest 1886 du fabricant Hollis & Sons envoyé à Fort-Chimo était apprécié par les chasseurs. Par conséquent, le directeur du poste de traite demandait qu'on lui envoie d'autres fusils du même modèle lors de la prochaine livraison.⁵ Sur la côte de la baie d'Hudson, le poste de traite de Petite rivière de la Baleine a été fréquenté par les Inuits jusqu'à sa fermeture en 1890. Par la suite, les activités de traite ont été transférées à Poste-de-la-Baleine, bien que le gérant du poste ait noté en 1891 que de nombreux chasseurs inuits avaient choisi d'utiliser le poste de traite de Fort-Chimo après la fermeture du poste de Petite rivière de la Baleine.⁶ Le même rapport fait état d'un inventaire comprenant 6 fusils à silex Northwest, 94 fusils à percussion Northwest, et 30 cornes à poudre pour le transport de la poudre à fusil utilisée pour les mousquets.⁷

Le fusil de chasse chargé par l'avant, dans lequel la poudre à canon et le projectile sont insérés dans le canon en utilisant une baguette en bois (Fig. 28-29), est demeuré le fusil favori au nord pendant de nombreuses années. Ce type d'arme a finalement été remplacé par les fusils à répétition chargés par la culasse tirant des cartouches, mais le mousquet continuait d'être en demande dans les postes de traite bien après que son utilisation se soit estompée ailleurs. La CBH a continué d'offrir des fusils de chasse chargés par l'avant jusqu'en 1936. Un article paru dans un numéro de 1941 de la revue « *The Beaver* » publiée par la CBH indique que la compagnie a reçu deux demandes cette année-là pour ce type de fusil récemment abandonné.⁸ La popularité soutenue du mousquet était probablement liée au fait qu'il offrait plus de flexibilité concernant le type de munitions pouvant être utilisées. Lorsqu'un chasseur ratait son tir au cours d'une expédition de chasse, il pouvait improviser d'autres types de projectiles de substitution, chose impossible à faire avec une arme à feu utilisant des cartouches.

Les fusils de traite de la CBH arboraient un serpent en laiton comme marque témoin sur la plaque latérale de l'arme (Fig. 30-31). Cette marque apparaissait déjà sur l'un des premiers types de fusils envoyés en Amérique du Nord, soit le mousquet léger de type Queen Anne. Ce fusil a été distribué dans les premiers postes de traite du sud de la baie James à la fin 17e et au début du 18e siècle. Le mousquet léger de type Queen Anne était l'arme préférée de l'armée britannique jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mousquet de type Brown Bess vers 1705. Par la suite, en raison des surplus de modèles plus anciens, un grand nombre de ces fusils ont été envoyés comme objets de traite dans l'Empire britannique.⁹ La plaque latérale arborant un serpent est devenue synonyme de fusils de traite de grande qualité recherchés par les chasseurs. Les fabricants ont donc continué d'inclure cette marque témoin sur les armes conçues pour la CBH. Cette marque était tellement en demande que d'autres sociétés de commerce, même aux États-Unis, ont commencé à demander à leurs fournisseurs d'adopter la marque témoin du serpent.

Le fusil de traite avait également comme caractéristique particulière de posséder un grand pontet ajouté expressément à la demande des chasseurs pour permettre l'utilisation de deux doigts pour appuyer sur la gâchette. Une lettre transmise à Londres en 1740 par le poste de traite de la CBH de Fort Albany mentionne cette demande de grand pontet.¹⁰ Le mousquet reçu en 2010 possède encore le pontet d'origine en fer rouillé (Fig. 32), tandis que le fusil plus récemment obtenu possède un pontet fabriqué à la main au moyen d'un alliage de cuivre (Fig. 33). On peut supposer que le pontet d'origine était brisé et qu'une pièce de remplacement a été fabriquée de manière artisanale. Les postes de traite recevaient leurs commandes une fois l'an, ou parfois même tous les deux ans. Les chasseurs devaient donc, si possible, pouvoir réparer les armes à feu eux-mêmes au besoin. C'est pour cette raison que les fusils à silex sont demeurés en usage comme fusils de traite bien après qu'ils soient devenus obsolètes ailleurs. Il était beaucoup plus facile pour un chasseur de tailler et remplacer un silex que d'obtenir une pièce de remplacement en laiton ou en cuivre pour un mécanisme à percussion.

Le fusil de traite possédait également un canon plus court, qui était même tronçonné par certaines personnes à l'occasion. Il était assez fréquent que les canons de ces fusils explosent, et qu'ils soient utilisés de nouveau après qu'on ait scié la partie endommagée. Le mousquet trouvé par Juanasi Mark (don de 2013) semble posséder une extrémité de canon cassée ou arrachée, car ce canon est plus court de 9 cm que celui trouvé précédemment par Jimmy Audlaluk (don de 2010). L'extrémité de la crosse en bois est également brisée, ce qui donne l'impression trompeuse que la crosse était également plus courte.

Les fusils de traite du sud du Canada et des États-Unis étaient souvent ornés de décorations par leurs propriétaires. Les membres des Premières nations et des nations autochtones d'Amérique dessinaient souvent des motifs variés à l'aide de petits clous de laiton, d'encoches, de perles incrustées, de miroirs, ou même de brûlures. L'utilisation de petits clous de laiton était très fréquente (Fig. 34).¹¹ Aucune touche personnelle n'a été observée sur les fusils remis à Avataq, mais on aperçoit nettement une série de lignes quadrillées à l'arrière du percuteur (Fig. 35) sur la crosse du fusil obtenu en 2013. Il peut s'agir d'une caractéristique originale du fusil, car certains modèles plus sophistiqués de fusils de traite offerts à titre de présents présentaient un tel patron orné de fil d'argent.¹² Il est aussi possible que le dessin en damier soit le résultat d'une modification effectuée par le propriétaire.

Les archéologues analysent chaque fragment d'information liés à un artefact afin d'assembler progressivement un portrait plus précis des gens et des lieux au fil du temps. Ces dons de Jimmy Audlaluk et de Juanasi Mark nous fournissent des indices précieux sur la fin du 19e siècle, une époque où les Inuits vivaient toujours de manière nomade tout en maintenant des relations économiques avec les postes de traite.

Notes

- 1 Russell, Carl. 1957 [nouvelle édition 1980]. *Guns on the Early Frontiers: a history of firearms from colonial times through the years of the western fur trade*. Berkeley: University of California Press, p.104
- 2 Piers, Sir. Charles, BT. 1934. *Fire-Arms of the Hudson's Bay Company*. *The Beaver*, Mars 1934, p. 62.
- 3 http://www.nunatsiakonline.ca/archives/2007/706/70615/news/features/70615_221.html
- 4 Gooding, S. James. 2003, p. 82
- 5 Gooding, S. James. 2003, p. 141
- 6 Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Rapport du poste de Poste-de-la-Baleine, 1891, B372-e-5 1891, p. 1
- 7 Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Rapport du poste de Poste-de-la-Baleine, 1891, B372-e-5 1891, p. 8

- 10 Gooding, S. James. 2003, *Trade Guns of the Hudson's Bay Company 1670-1970*. Bloomfield, ON.: Museum Restoration Service, p. 74
- 11 Hanson, Charles. 1955, p. 42-43
- 12 Hanson, Charles. 1955, p. 41

Photo Captions

- 24 Gun donated to KRG, who then passed it on to Avataq, by Jimmy Audlaluk in 2010. It was discovered on the land in the Ivujivik area.
- 25 Gun donated to Avataq Cultural Institute by Juanasi Mark in 2013. It was discovered on Saaraqajaaq (Digges Island) near Ivujivik.
- 26 Close-up of percussion hammer mechanism and mark showing company name and date: 'Hollis & Sons London 1886', on Juanasi Mark's donation.
- 27 Close-up of wooden ramrod end with brass tip and brass rod guide in musket acquired in 2010.
- 28 Close-up of ramrod guide in musket acquired in 2013: note difference in type of material; one end shows that it was sawn off from a longer piece – suggesting that this was added by the owner.
- 29 Serpent sideplate detail seen on musket found by Jimmy Audlaluk
- 30 Close-up of old flint hammer mechanism in one of the last HBC guns of that type before replacement by percussion hammer models (from Gooding 2003, p. 82)
- 31 Serpent sideplate detail seen on musket found by Juanasi Mark
- 32 Trigger guard on musket found by Jimmy Audlaluk: original iron version
- 33 Trigger guard on musket found by Juanasi Mark: added on later, probably after original broke off - looks like hand-cut sheet brass...?
- 34 Cross-hatching on stock of musket found by Juanasi Mark.
- 35 Photo of a personalized Hollis & Sons percussion shotgun, from The Beaver, Dec. 1951 (by S.J. Gooding)

All photos: Avataq

Why Community Archaeology?

Daniel Gendron

The past is part of us as human beings. It is what links us to our roots. With the passage of time, it is transmitted as stories and, in turn, these stories become legends. This process defines what we are today and what we will be tomorrow. This transformation happens in all human societies. But the farther back in time we go, the less we remember until everything is gone from our collective memory.

Throughout history, humans have tried to remember their past. History and archaeology are not new methods for uncovering this blurry past. The Greeks and Romans did their own forms of history and archaeology, recording stories and discovering objects from their past, trying to make sense of their origins.

In the modern world, where changes occur on a daily basis, history and archaeology provide a way to uncover this past and make it understandable. We recover bits of information from souvenirs, stories, legends, objects, and old campsites, piecing our discoveries together like a gigantic and multi-layered jigsaw puzzle with many pieces missing, trying to make sense of the fractured picture that's in front of us, even though only tiny parts are clearly visible. This process provides us an incomplete history of the past – but the more we look and find, the more this history reclaims its shape and substance.

Traditionally, the practice of archaeology has been a western-oriented quest that needed to be formalized, and so its practitioners were a very exclusive club. It is necessary to acquire a basic set of knowledge to become an archaeologist;

otherwise we would have to start from scratch every time. The accumulated knowledge needs some format to be transmitted and understood.

However, we believe that sharing the responsibility for retrieving the past with others will only increase its relevance. Sometimes it's good to think outside the academic box, and that's what we have been doing at Avataq with community archaeology, where Elders and youth alike are invited to take part in our fieldwork projects.

Community Archaeology in Context

Since 1985, Avataq's Department of Archaeology has operated on the principle that all research projects undertaken in the Nunavik communities should involve youth and local informants.

Finding money for purely educational purposes has never been easy. The situation has changed slightly in recent years because community projects have found new advocates. The academic world is finally catching up to the ways archaeology should be carried out in a community context. Community archaeology is an interesting challenge and many positive outcomes can come from such work. Avataq has participated in two university-community alliance projects (known as CURA). They contributed to the advancement of knowledge about Nunavik's past, both from the community and academic perspectives.

Community archaeology should be carried out in ways that do not always rely solely on university researchers, but give a more prominent role to the community. This does not mean projects are developed without university involvement, but the driving force behind them should come from the people concerned: the Community.

The principle behind Community Archaeology is very simple: to bring archaeology to the people living in and of the land and to connect them with their past through the excavation of old sites.

Inviting youth to participate has two purposes: it puts youth in a context that will serve as a catalyst to reconnect them with their origins and the human occupations of the land, and it offers them opportunities that can encourage them to pursue their education. The more education they get, the more options they will have to build a fruitful life. We want Nunavik youth to realise their potential and take pride in their identity as individuals.

Elders are invited to participate in activities to talk about the past, contribute their ideas on the work being done, tell stories, and advise the youth on cultural issues. We have tried to develop the concept of 'Elders in residence' – inspired by efforts in British Columbia to involve aboriginal elders in the school system as councillors and spiritual guides for youth heading to college or university programmes. Transposed to Nunavik, the 'residence' concept is applied more broadly. Our goal was to have at least one Elder accompanying us in the field to act as a source of inspiration and share his or her knowledge with the young people. These same Elders could also be available throughout the year as advisors for both the youth and the archaeologists.

We completed a very successful two-year pilot project with Elders from Akulivik and Umiujaq. Unfortunately, funds are no longer available to pursue this venture. One possible alternative would be to develop a similar approach with the Local Cultural Committees. The LCCs could serve as the link between the community and Avataq, and provide the motivating force behind all research projects that are required or requested by the communities. Community archaeology means that the research undertaken is what the community wants us to do, not the other way around.

The most important objective is to transform archaeology into an activity that will interest the local people, making sure that the work carried out means something to them. This also means that communications between

- 8 Gooding, S. James. 1951. HBC trade guns. *The Beaver*, Dec. 1951, p. 31
- 9 Hanson, Charles. 1955. *The Northwest Gun*. Lincoln: Nebraska State Historical Society, p. 13
- 10 Gooding, S. James. 2003, *Trade Guns of the Hudson's Bay Company 1670-1970*. Bloomfield, ON.: Museum Restoration Service, p. 74
- 11 Hanson, Charles. 1955, p. 42-43
- 12 Hanson, Charles. 1955, p. 41

Légendes des photographies

- 24 Fusil découvert dans la région d'Ivujivik donné à l'ARK par Jimmy Audlaluk puis remis à Avataq en 2010.
- 25 Fusil découvert à Saaraqajaaq (île Digges) à proximité d'Ivujivik donné à l'Institut culturel Avataq par Juanasi Mark en 2013.
- 26 Gros plan sur le mécanisme de percussion et l'estampille indiquant le nom de la compagnie et la date : « Hollis & Sons London 1886 » sur le fusil donné par Juanasi Mark.
- 27 Gros plan sur un ancien mécanisme de chien à silex sur l'un des derniers fusils de ce type utilisé par la CBH avant leur remplacement par des modèles à percuteur (tiré de Gooding 2003, p. 82)
- 28 Gros plan sur la baguette en bois avec extrémité en laiton et le guide baguette en laiton du mousquet acquis en 2010.
- 29 Gros plan de la baguette du mousquet acquis en 2013. Notez la différence de matériaux où l'une des extrémités provient d'une pièce plus longue vraisemblablement taillée puis ajoutée par le propriétaire.
- 30 Plaque latérale arborant un serpent sur le mousquet trouvé par Jimmy Audlaluk
- 31 Plaque latérale arborant un serpent sur le mousquet trouvé par Juanasi Mark
- 32 Pontet du mousquet trouvé par Jimmy Audlaluk : pièce d'origine en fer
- 33 Pontet du mousquet trouvé par Juanasi Mark : ajouté ultérieurement, probablement après le bris de la pièce d'origine – la pièce semble fabriquée de manière artisanale au moyen de laiton.
- 34 Photo d'un fusil de chasse à percussion Hollis & Sons provenant de la revue *The Beaver*, déc. 1951 (par S.J. Gooding)
- 35 Lignes quadrillées sur la crosse du fusil donné par Juanasi Mark.

Photos : Avataq

L'archéologie communautaire

Daniel Gendron

Le passé fait partie de l'histoire de chaque être humain. Il sert de lien avec nos racines. Nous le transmettons aux nouvelles générations sous forme de récits qui se transforment peu à peu en légendes. Ce processus définit qui nous sommes aujourd'hui, et notre être en devenir. Cette transformation se produit dans toutes les sociétés humaines. Toutefois, plus nous remontons le temps, plus les souvenirs s'estompent dans notre mémoire collective.

Tout au long de l'histoire, les humains ont tenté de garder leur passé en mémoire. L'histoire et l'archéologie sont des méthodes utilisées depuis très longtemps pour documenter le passé parfois brouillé par le passage du temps. Les Grecs et les Romains possédaient leurs propres formes d'histoire et d'archéologie, notant les récits de leur époque et découvrant des objets de leur passé afin de mieux comprendre leurs origines.

Dans le monde moderne, où des changements se produisent quotidiennement à une vitesse fulgurante, l'histoire et l'archéologie permettent de découvrir et de

mieux comprendre le passé. Nous récupérons des bribes d'information en puisant dans des souvenirs, des récits, des légendes, des objets et d'anciens campements afin de mettre en place les découvertes comme un gigantesque puzzle multidimensionnel comprenant de nombreuses pièces manquantes. Nous tentons de donner un sens à l'image incomplète qui apparaît sous nos yeux, même si seulement quelques minuscules pièces sont clairement visibles. Ce processus trace un portrait incomplet du passé - mais plus nous cherchons et trouvons de nouvelles pièces, plus cette histoire retrouve sa forme et sa substance.

Traditionnellement, la pratique de l'archéologie était un exercice de style occidental bien formel, et de ce fait ses praticiens constituaient un club très restreint. Il faut posséder un ensemble de connaissances de base pour devenir archéologue; sinon il faudrait recommencer à zéro à chaque fois. Les connaissances accumulées ont besoin d'une certaine forme pour être transmises et comprises.

Cependant, nous croyons que le partage de responsabilité avec d'autres personnes pour documenter le passé permettra d'accroître sa pertinence. Parfois, il est bon de penser en dehors du modèle établi, et c'est ce que nous faisons à Avataq dans le cadre de projets d'archéologie communautaire, où les aînés et les jeunes sont conviés à prendre part à nos projets sur le terrain.

Contexte de l'archéologie communautaire

Depuis 1985, le service d'archéologie d'Avataq applique le principe que tous les projets de recherche entrepris dans les communautés du Nunavik doivent comprendre des jeunes et des informateurs locaux.

Il n'a jamais été facile de trouver de l'argent à des fins purement éducatives. La situation a légèrement évolué au cours des dernières années, car les projets communautaires ont trouvé de nouveaux défenseurs. Le monde universitaire commence enfin à comprendre de quelle manière l'archéologie devrait être réalisée dans un contexte communautaire. L'archéologie communautaire présente un défi intéressant, et de nombreux résultats positifs peuvent en découler. Avataq a participé à deux projets d'alliance de recherche université-communauté (ARUC) qui ont contribué à l'avancement des connaissances sur le passé du Nunavik, à la fois du point de vue de la communauté et du monde universitaire.

L'archéologie communautaire doit se dérouler sans s'appuyer uniquement sur les chercheurs universitaires, mais en confiant un rôle plus important à la communauté. Cela ne signifie pas que les projets seront élaborés sans participation universitaire, mais la force motrice des projets doit venir des gens de la communauté.

Le principe soutenant l'archéologie communautaire est très simple : il s'agit de mettre l'archéologie au service des personnes vivant sur le territoire afin de les mettre en contact avec leur passé lors de l'excavation de sites anciens.

La participation des jeunes vise deux objectifs : les placer dans un contexte catalyseur en lien avec leurs origines et l'occupation humaine du territoire tout en leur offrant des possibilités pouvant les inciter à poursuivre leurs études. Plus ils auront d'éducation, plus ils auront d'options pour bâtir une vie fructueuse. Nous souhaitons que les jeunes du Nunavik réalisent leur plein potentiel, et qu'ils soient fiers de leur identité en tant qu'individus.

Les aînés sont invités à participer à des activités pour parler du passé, partager leurs idées au sujet du travail effectué, raconter des histoires, et conseiller les jeunes sur les questions culturelles. Nous avons tenté d'utiliser le concept « d'aînés en résidence » en nous inspirant des efforts de la Colombie-Britannique afin d'assurer la participation d'aînés autochtones au sein du système scolaire à titre de conseillers et de guides spirituels pour les jeunes se dirigeant vers des programmes collégiaux ou universitaires. La notion de « résidence » transposée au Nunavik est appliquée de manière plus souple. Nous souhaitons qu'au moins un aîné ou une aînée accompagne les équipes sur le terrain pour agir comme source d'inspiration et

archaeologists and communities need to be increased and facilitated, to help make sure the results of projects are meaningful to everyone.

Of all the research Avataq has undertaken since we began in 1985, the projects that involved youth, Elders and community members remain the most successful. There is a real sense of fulfillment that comes from making discoveries that can answer questions about the past alongside the youth who will benefit from these findings. The sense of pride and self-awareness is tangible. This is why we do community archaeology.

Photo Captions

- 36 Salluit, 2005: Kbfk-7 site. Siasie Kaitak, Calai Kuananack, Eva Eetuk, Mark Kakayuk and Josée Boudreault excavating. Photo: Avataq
- 37 2011 Akulivik: JeGn-2 site. Patrick Qiluqi holding a small inuit carving he just found.

Smoked Mattaq Sausages

Lori Tagoona

You will need:

- Beluga intestines
- Mattaq

1. Thoroughly wash intestines immediately after beluga is caught. Rinse in water and squeeze out all contents.
2. Slice raw mattaq into thin strips.
3. Cut the intestines into 10 inch lengths and tie a knot on one end.
4. Stuff the intestines with the mattaq strips and tie a knot on the other end.
5. Add mattaq sausages to a pot, fill with water and boil over open fire until tender. Sausages will shrink and darken in colour.
6. Hang cooked sausages on a line to dry for 2 hours. It helps to tie 2 together and hang over line.
7. Hang sausages over a fire fuelled by black moss for 2-4 hours (or to liking).
8. Serve sausages with BBQ sauce, pickles or beets

Photo Captions

- 39 Cutting up a beluga, Ivujivik, 1955. La Collection Bélangé Inc / Avataq, BEL-39

The last word

Charlie Arngak

I am very pleased to introduce this new issue of Tumivut Magazine. After 14 years of absence, I hope that this issue will attract attention. Over the years, many of my fellow compatriots have regularly approached me to ask us to republish it. Every time, I was happy and surprised by Nunavimmiuts' attachment to this magazine. To my disappointment, my answer was always the same; Avataq's financial situation does not allow the relaunching of Tumivut!

For more than a year, Avataq Administration has started a reorganization process of its departments and staff in order to better face today's challenges and issues threatening our identity, our culture and the language that we treasure. At Avataq, we have questioned our way of doing, and modified our priorities to better serve the Nunavik population. We also strengthened our efforts to find funding for our activities. The magazine that you are reading right now is one of the results of the work that we undertook recently. There is more to come and more surprises are on the way.

I really hope it will be an interesting reading. We have redesigned Tumivut and added content for the Youth, now the vast majority of our population. Therefore, I would like to stress the contribution of our young and dynamic Tumivut Editor, Janice Grey Scott. I'm very pleased that she joined our team.

Once again enjoy the reading and thanks to Makivik Corporation, Kativik Regional Government and the Ministère de la Culture et des Communications du Québec who made this issue possible.

Charlie Arngak has stepped down in 2014. The current president is Jeannie Nungak from Kangirsuk.

Photo Captions

- 39 Charlie Arngak, October 2013. Photo: Robert Fréchette

Poetry

The late Emily Tulugak Novalinga

Imagine yourself sitting on top of a mountain and looking down at your village

Today is a beautiful day
Inuit are feeling happy
As they live here
The Inuit ways

Everything on this earth
Becomes beautiful

We do not know what tomorrow holds
What will happen
Since I love you
Just trying to let you know

Sarah Ainalik – Ivujivik

We, the people

We, the people, all have a life to live
Like beautiful flowers
Our lifespan can be long
And we can live a short life
We all have a heart
Some hearts are hard
Like a rock
And some hearts are soft
Like they were nice and warm
But we are all going in the same direction and that is death
We are all going to end up underground
We have to embrace our departed relatives' hands so we will have a fruitful life

Photo Captions

- 40 Kangirsujuaq. Photo: Robert Fréchette

partager ses connaissances avec les jeunes. Ces mêmes aînés pourraient aussi être disponibles toute au long de l'année à titre de conseillers des jeunes et des archéologues.

Nous avons réalisé avec grand succès un projet pilote de deux ans avec des aînés d'Akulivik et d'Umiujaq. Malheureusement, nous n'avons plus de financement pour poursuivre de tels projets. Une option possible serait d'élaborer une approche similaire avec les comités culturels locaux. Ces comités pourraient servir de lien entre la communauté et Avataq, et agir comme force motrice de tous les projets de recherche requis ou demandés par les communautés. L'archéologie communautaire signifie que la recherche entreprise correspond au souhait de la communauté, et non l'inverse.

L'objectif le plus important est de transformer l'archéologie en activité intéressante pour les populations locales, en s'assurant que le travail effectué a un sens pour elles. Cela signifie également que les communications entre les archéologues et les communautés doivent être renforcées afin de s'assurer que les résultats des projets ont un sens pour tous.

De toutes les recherches entreprises par Avataq depuis 1985, les projets impliquant les jeunes, les aînés et les membres de la communauté sont ceux qui ont connu le plus de succès. Il existe un réel sentiment d'accomplissement lié aux découvertes qui permettent de répondre à des questions sur le passé en compagnie de jeunes qui bénéficient de ces résultats. Le sentiment de fierté et de conscience de soi est tangible. C'est pourquoi nous faisons de l'archéologie communautaire.

Légendes des photographies

- 36 Salluit, 2005: le site KbFk-7. Siasie Kaitak, Calai Kuananack, Eva Eetuk, Mark Kakayuk et Josée Boudreault en plein travail de fouilles. Photo : Avataq
- 37 2011 Akulivik : le site JeGn-2. Patrick Qiluqi examine une minuscule sculpture inuite qu'il vient de trouver.

Saucisses fumées au mattaq

Lori Tagoona

Ingrédients

- Intestins de béluga
- Mattaq

1. Laver soigneusement les intestins immédiatement après la capture du béluga. Rincez-les bien dans l'eau pour les vider de tout contenu.
2. Trancher le mattaq cru en fines lanières.
3. Couper les intestins en longueurs de 10 pouces, et faire un nœud à l'une des extrémités de chaque longueur.
4. Farcir chaque longueur d'intestin à l'aide des fines lanières de mattaq et nouer l'autre extrémité.
5. Placer les saucisses de mattaq dans un chaudron rempli d'eau et faire bouillir à découvert jusqu'à ce que la saucisse soit tendre. Les saucisses vont rétrécir et prendre une couleur plus foncée.
6. Suspendre les saucisses sur une corde tendue afin qu'elles sèchent pendant 2 heures. Il est plus facile de lier deux saucisses ensemble pour les suspendre sur la corde.
7. Suspendre les saucisses au-dessus d'un feu alimenté par de la mousse noire pour une durée de 2 à 4 heures (ou selon le goût).
8. Servir les saucisses avec de la sauce BBQ, des marinades ou des betteraves.

Légendes des photographies

- 38 Dépeçage d'un béluga, Ivujivik, 1955. La Collection Bélangé Inc / Avataq, BEL-39

Mot de la fin

Charlie Arngak

Je suis très heureux de présenter ce nouveau numéro de la revue Tumivut. Après quatorze ans d'absence, j'espère que ce nouveau numéro saura capter votre attention. Au fil des années, beaucoup de gens m'ont régulièrement demandé de reprendre la publication de cette revue. Chaque fois, j'étais heureux et surpris de l'attachement des Nunavimmiut à cette revue. Malheureusement, ma réponse était toujours la même. La situation financière d'Avataq ne permet pas la relance de Tumivut!

Pendant plus d'un an, les administrateurs d'Avataq ont mené un processus de réorganisation des services et du personnel pour mieux relever les défis et faire face aux problèmes qui menacent notre identité, notre culture et notre langue que nous chérissons tant. Nous avons examiné notre fonctionnement, et modifié nos priorités afin de mieux servir la population du Nunavik. Nous avons également redoublé d'ardeur pour trouver de nouvelles sources de financement pour nos activités. La revue que vous lisez en ce moment est l'un des fruits du travail entrepris récemment. D'autres annonces qui devraient agréablement vous surprendre sont à venir.

Je vous souhaite une très agréable lecture. Le nouveau format de Tumivut comprend beaucoup de contenu destiné aux jeunes qui composent maintenant la grande majorité de notre population. Je tiens à cet égard à souligner la contribution de la jeune et dynamique éditrice de Tumivut, Janice Grey Scott. Je suis très heureux qu'elle fasse maintenant partie de notre équipe.

Je vous souhaite de nouveau une bonne lecture, et je remercie sincèrement la Société Makivik, l'Administration régionale Kativik et le ministère de la Culture et des Communications du Québec qui ont tous contribué à la réalisation de ce numéro.

Charlie Arngak s'est retiré en 2014. La présidente actuelle est Jeannie Nungak de Kangirsuk.

Légendes des photographies

- 39 Charlie Arngak, Octobre 2013. Photo : Robert Fréchette

Poésie

Feu Emily Tulugak Novalinga

Imaginez-vous au sommet d'une montagne le regard tourné vers votre village

La journée est magnifique
Les Inuits sont heureux
Car ils vivent sur cette terre
Selon leurs propres modes de vie

Tout sur cette terre
Rayonne de beauté

Nous ne savons pas de quoi demain sera fait
Ni ce que nous réserve l'avenir
Mais, je t'aime
Et je voulais te le dire

A Eulogy for one of Avataq's most dedicated supporters

Rhoda Kokiapik and Nancy Palliser

"It will be unusual to not have Qupanuaq around, she believed in what Avataq is doing and voiced her concern about our Culture and Language, she constantly advocated for Avataq.

She called anytime to Avataq, always welcoming regardless of her mood, happy or not. She would 'baby' us when she saw us anywhere.

Always lobbied for Cultural Committee of Salluit, the Uartaq Committee was always a concern to her and wanted the Committee to run smoothly.

Qupanuaq always attended the Elders Conference.

We are proud that we worked with Qupanuaq when she lobbied for her Culture, although what she had in mind didn't happen right away.

We will miss seeing her and to hear her voice but we also accept her passing, as her time is done on this earth. We will remember her always.

Photo Captions

- 41 Qupanuaq with Sala Padlayat and Jusipi Padlayat, during an homage to her late husband Isaacie. Kangirsuk Elders Conference, 2011. Photo: Robert Fréchette

Sarah Ainalik – Ivujivik

Nous, les humains

Nous, les humains, avons tous une vie à vivre

Comme de belles fleurs

Notre vie peut être longue

Ou de courte durée

Nous avons tous un cœur

Certains cœurs sont durs

Comme le roc

Et certains cœurs sont tendres

Remplis de délicatesse et de chaleur

Mais, nous cheminons dans une même direction, la mort

Nous finirons tous un jour sous terre

Nous devons conserver des liens avec nos proches disparus pour mener une vie fructueuse

40 Kangirsujuaq. Photo : Robert Fréchette

Eulogie d'une grande amie d'Avataq

Rhoda Kokiapik et Nancy Palliser

L'absence de Qupanuaq dans notre entourage sera très profondément ressentie. Elle appuyait sans réserve le travail d'Avataq, et exprimait ses préoccupations au sujet de notre langue et de notre culture. Elle plaidait constamment la cause d'Avataq.

Elle nous appelait souvent au bureau d'Avataq. Elle était toujours accueillante, peu importe son humeur, triste ou joyeuse. Elle avait envers nous des gestes très maternels partout où nous la croisions.

Elle soutenait activement le comité culturel de Salluit, et se préoccupait constamment du bon fonctionnement du Comité Uartaq.

Qupanuaq participait toujours à la Conférence des aînés.

Nous sommes fières du travail accompli avec Qupanuaq afin de promouvoir notre culture, même si les projets qu'elle mettait de l'avant ne se réalisaient pas toujours aussi rapidement qu'elle le souhaitait.

Sa présence et sa voix nous manqueront, mais nous acceptons son départ puisque son temps sur terre est maintenant terminé. Toutefois, nous ne l'oublions jamais.

41 Qupanuaq avec Sala Padlayat et Jusipi Padlayat, pendant un hommage à Isaacie, son mari défunt. Conférence des Aînés de Kangirsuk, 2011. Photo : Robert Fréchette



1985-ᑦ ᐱᐅᕗᑦ - ᐱᓚᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ Maurice Bélanger-
ᑦᑦ (ᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦ). AV.2008.36 ᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᐱᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦ

Aupaluk en 1985 - Aquarelle de
Maurice Bélanger. AV.2008.36
Collection d'art inuit du Nunavik

Aupaluk in 1985 - Watercolor by
Maurice Bélanger. AV.2008.36
Nunavik Inuit Art Collection

ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ : ᐱᐅᕗᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦ,
ᐱᐅᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ, ᐱᑦᑦᑦᑦ ᐅᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᐅᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ. ᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ!

14-ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᐱᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ.
ᐱᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᐱᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᐱᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ
ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᐅᑦᑦᑦᑦ
ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ ᑦᑦᑦᑦᑦᑦᑦ :
tumivut@avataq.qc.ca

Le prochain numéro de Tumivut
traitera du village d'Aupaluk, de
son histoire, son environnement
et de ses défis actuels. À paraître
très bientôt !

Nous recherchons des
collaborateurs pour le prochain
numéro. Soumettez vos idées
ou articles à l'éditeur :
tumivut@avataq.qc.ca

The next issue of Tumivut
will feature the community
of Aupaluk, its history,
environment and modern
challenges. Coming soon!

Call for papers for Tumivut 14.
Submit your ideas or your
articles for publication in
Tumivut to the Editor at
tumivut@avataq.qc.ca

